ESSAI
SUR LES ANTIQUITÉS DU NORD,
ET LES ANCIENNES LANGUES SEPTENTRIONALES.

ESSAI
SUR LES ANTIQUITÉS
DU NORD,
ET LES ANCIENNES LANGUES
SEPTENTRIONALES,

Par CHARLES POUGENS.

A PARIS,

Chez Charles POUGENS, Libraire, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n°. 246.

Juillet 1797, (an V).

ESSAI

SUR

L'ÉTUDE DES ANTIQUITÉS

SEPTENTRIONALES,

ET DES ANCIENNES LANGUES DU NORD ;

PAR CHARLES POUGENS.

La connoissance des antiquités du Nord seroit une source inépuisable de vérités lumineuses, qui pourroient avec le tems dissiper des nuages dont l'histoire primitive de cette partie du monde est encore environnée ; mais nous manquons de livres élémentaires, et ce genre d'érudition est resté dans son enfance. Cependant, on ne peut se le dissimuler, et moi-même j'en ai fait l'expérience, cette étude, si aride au premier coup-d'œil, cesse de l'être, dès qu'on a vaincu les premières difficultés.

L'historien philosophe sentira aisément combien il importe aux progrés de la vérité, de ne point circonscrire la connoissance des tems anciens dans une étude plus ou moins approfondie de l'histoire des Romains et des Grecs. Séduits par le précis enchanteur de leur mythologie, de leurs arts, de leurs conquêtes, de leurs erreurs même, nous oublions qu'il est des peuples antérieurs aux habitans d'Athènes et de Rome. Quittons donc pour un instant les jardins d'Armide ; et nouveaux Argonautes, parcourons les régions hyperborées, cherchons-y, armés de patience, et sur-tout de scepticisme, l'origine de la plupart des nations et des langues modernes, celle même des habitans de l'Attique, et des autres peuples de la Grèce, objets de notre savante idolâtrie. Ensuite il nous sera permis d'aller nous reposer et philosopher en paix sous le céramique, ou sur les bords de l'Ilissus.

J'ai vu des hommes sévères reprocher à la plupart de nos gens de lettres modernes une coupable négligence pour les trésors de l'antiquité, un mépris affecté pour les savans des derniers siècles, en un mot, leur ardeur immodérée pour des succès

trop faciles. Je conviens que les érudits n'ont que trop souvent calomnié l'érudition ; mais pourquoi le dix-neuvième siècle n'ambitionneroit-il pas la gloire de réunir aux lumières, à la philosophie du dix-huitième, de celui qu'ont illustré Voltaire, Rousseau, Montesquieu, Condillac et Mably, les avantages du siècle de Vossius, de Scaliger et de tant d'autres qui semblent avoir travaillé moins pour eux que pour épargner à leurs successeurs de pénibles recherches, de longs, de fatigans travaux. Alors, notre littérature acquerroit plus de consistance, un caractère plus grave, une attitude plus imposante. Les étrangers cesseroient de nous reprocher avec justice que nos savans n'ont point été assez philosophes, et que nos philosophes sont peut-être trop dépourvus de cette précieuse érudition, qui est à la philosophie ce que la charpente est au bâtiment. Mais où m'entraîne cette idée? Je reviens à ce que je nommerai ici un simple Essai sur l'étude des antiquités et des langues septentrionales.

Les savans de toutes les nations s'accordent à dire qu'il est impossible, non-seulement d'obtenir une connoissance exacte de l'histoire et des antiquités du Nord, mais même de soulever un des coins du voile qui les dérobe à nos yeux, si l'on n'a fait précéder ces diverses recherches d'une étude sérieuse des principaux idiomes en usage chez les peuples qui l'ont habité.

Le judicieux Hickesius relève plusieurs erreurs grossières des historiens du Nord, et d'un grand nombre de célèbres archéologues et glossographes, tels que Minshœus, Cocus, R. Versteganus, Charles Buttle, Étienne Skinner, Robert Bradyus, Frédéric Lindembrock, Adrien Scriekius-Rodornius, Goropius Becanus et Grotius, qui, faute de savoir les anciens dialectes septentrionaux, sont tombés, dit-il, dans d'étranges méprises. Sa critique est encore plus sévère sur Ottavio-Ferrari et Ménage. Personne n'ignore combien ce dernier étoit dénué de philosophie et de véritable érudition.

J'insiste donc fortement sur la nécessité d'étudier les anciens dialectes du Nord, dans le texte même des écrivains septentrionaux dont les ouvrages sont inconnus à la plupart de nos savans modernes. On a publié dans le Nord de l'Europe, et depuis environ vingt ans, plusieurs manuscrits précieux qui peuvent jetter le plus grand jour sur l'histoire des Scythes, des Goths, des Islandais, sur leur religion, leurs mœurs, leur littérature. J'indiquerai ceux dont la lecture comparée doit servir à venger ce genre d'érudition de l'oubli dans lequel on l'avoit laissé jusqu'à présent. Mais je crois à propos de donner auparavant quelques détails sur l'origine et l'usage des Runes, espèces d'hiéroglyphes ou caractères stéganographiques qui ont précédé l'invention des lettres grecques.

Stiernhielmius dérive le mot Rune du théotisque ou teuton *rocna*, savoir, connoître; et Wormius, du mot *rinna*, sillon. J'adopterois plus volontiers cette dernière étymologie; mais le mot *runa* se retrouvant dans les idiomes plus anciens que le

théotisque, il faut nécessairement chercher une autre étymologie au mot Rune, celle qu'indique Stiernhielmius n'étant qu'une acception postérieure.

Ce mot me paroît originairement formé du scytho-scandinave *ranna* ou *renna*, qui se retrouve également dans l'islandais, le suio-gothique, le cimbrique, l'anglo-saxon, le germain, le gothique d'Ulphilas, en un mot, dans tous les anciens idiomes du Nord, et qui signifie courir, fuir, couler rapidement, abréger. Du mot septentrional *renna*, est évidemment formé le mot *renne*, nom d'un animal particulier aux contrées les plus septentrionales de l'Europe et dont la rapidité égale celle du cerf: ce qui prouve bien que la plupart des mots et sur-tout des noms appellatifs ne sont que des onomatopées. Le savant Vieyra, dans son livre intitulé, *methodus addiscendi arabicam linguam et hodiernam persicam*, Dublin, 1789, observe que la lettre *R* entre dans la composition de tous les mots qui expriment le mouvement, la rapidité. J'ai constamment fait la même observation dans la plupart des anciens idiomes du Nord et des langues modernes.

Je vais rapporter maintenant l'opinion du fameux Rudbeck, sur l'origine des Runes, mais avec la circonspection inséparable de ce scepticisme conservateur de la vérité, sans lequel l'antiquaire et l'historien ne sont que des missionnaires de mensonges et d'erreurs, d'inutiles, de dangereux mythologistes. Ce célèbre régénérateur de l'isle Atlantique ne compte que seize Runes primitives qu'il regarde comme les plus anciennes lettres de l'Europe, et prétend que les Grecs ont emprunté leur alphabet des peuples Hyperboréens. Voyez l'Atlantica, tome III, chapitre premier, page 2 - 71.

Eric Schroderus, écrivain antérieur à Rudbeck, attribue dans la préface de son lexique latino - scandinave l'invention des Runes au scythe Magog, et il ajoute que cette découverte fut communiquée par ce même Magog à Fuiscon, chef des Germains, l'an du monde 1799. Rudbeck, qui avoit examiné avec soin plus de douze mille tombeaux, dont un grand nombre datent selon lui du troisième siècle après le déluge, est entièrement de cette opinion. Comme la plupart de ces tombeaux étoient chargés d'inscriptions en caractères runiques, il en conclut qu'il est impossible de refuser aux Runes la même antiquité; et pour achever de démontrer que les Runes n'ont aucun rapport avec les lettres gothiques, hébraïques, phéniciennes, grecques et latines, il a inséré dans son Atlas une table comparative de ces différens caractères. Vérélius en a publié une à-peu-près semblable, page 69 de sa Runographie, l'un des meilleurs ouvrages qui aient paru dans le siècle dernier sur les antiquités du Nord.

Ce savant écrivain ne donne point aux Runes une origine aussi ancienne que Schroderus et Rudbeck. Il en attribue l'invention soit aux *Skaldes* ou poëtes, à qui le soin de chanter

les héros de la nation appartenoit exclusivement, soit aux *Spekinges*, nom que l'on donnoit aux conseillers des rois. Le même Vérélius s'élève fortement contre l'opinion de ceux qui regardent Ulphilas comme le premier inventeur des Runes. Cet évêque, goth d'origine, mais qui connoissoit parfaitement la langue grecque, s'en servit pour suppléer à ce qui manquoit à sa langue naturelle, et forma un nouvel alphabet Runique composé de 26 lettres, les classa dans un nouvel ordre, leur donna une nouvelle dénomination, de nouvelles propriétés. Cependant on y trouve toujours l'ancien alphabet Runique, et les Runes d'Ulphilas ne sont évidemment que des modifications des lettres grecques. Aussi distingue-t-on deux espèces de Runes, les anciennes et les nouvelles.

Tous les écrivains septentrionaux conviennent unanimement que dans l'origine les Runes n'étoient qu'au nombre de seize. On y ajouta trois autres lettres; mais ces dernières ne se retrouvent ni dans aucune inscription, ni sur aucun cyppe antique.

Ainsi, pour bien connoître les Runes, il faut les considérer d'abord dans leur état primitif, ensuite sous les diverses acceptions mystérieuses que les septentrionaux leur donnèrent dans des tems plus modernes, lorsqu'ils s'en servirent pour exprimer les secrets de la magie. Or, il est incontestable, dit Vérélius, que ce fut Odin et les Ases, ses compagnons, qui apprirent la magie aux Scandinaves, et qui firent usage des Runes pour en exprimer les mystères.

Le mot Rune fut pris alors dans un sens stéganographique. *Runa* en langue gothique, l'un des dialectes dérivés du scythe, et *Rhin* en cambro-britannique se dirent des choses secrettes ou mystérieuses. Rhabanmaur, dans son livre intitulé *de universo, sive etymologiarium opus*, explique le mot *runa* de la même manière. *Runar*, dans le *Voluspa*, signifie paroles mystérieuses. *Jornandès de rebus geticis*, et Sthiernhielmius nous apprennent qu'on nommoit *Alrunae* les magiciennes ou sorcières du monosyllabe *All*, tout, et de *Rœna*, savoir, enseigner.

Alors on donna aux Runes ordinaires, c'est-à-dire, à celles qui n'avoient aucun rapport à la magie, le nom de *Malruner*. Ces sortes de Runes peuvent se diviser en deux classes. La première contenoit les Runes *primitives* ou Runes vulgaires qui se retrouvent sur tous les cyppes de la Suède et du Dannemarck, et la seconde les Runes *Helsingiques* ainsi nommées parce qu'elles étoient particulières à cette nation. Ihre observe en passant, que la ligne perpendiculaire ne se retrouve pas toujours dans cette dernière espèce de Runes, mais seulement les petites lignes distinctives qui servent à les modifier.

Je laisse à des hommes plus habiles que moi le soin de déterminer l'époque précise de l'invention des Runes, et je pense qu'il est permis de douter qu'elles datent du troisième siècle après le déluge, malgré les preuves accumulées par Rudbeck

dans son *Atlantica sive Manheim*: car la fable fut toujours la sœur aînée de l'histoire ; mais l'expérience nous a démontré que la fable même n'est pas indigne de l'examen du philosophe. C'est une mine au sein de laquelle on trouve quelquefois des filons d'or pur.

Quoique plusieurs savans modernes aient nié l'existence d'Odin, il paroît constant, d'après les recherches qu'on a faites vers la fin de ce siècle sur les antiquités du Nord, que ce célèbre législateur des septentrionaux vivoit au commencement de l'ère chrétienne. Or, l'on ne peut douter qu'il ne fit usage des Runes. Ces hiéroglyphes, dit Vérélius, étoient alors dans leur état primitif, et ne servoient qu'à exprimer la volonté ou les sensations des Scandinaves.

Ce fut vers l'an 1000 que les Runes cessèrent d'être en usage chez les peuples du Nord. Eric-Schroderus, que j'ai cité plus haut, rapporte à ce sujet dans la préface de son lexique latino-scandinave un passage d'un manuscrit ancien qu'il avoit vu en 1637. Voici le texte de ce manuscrit: « Olaüs, roi de Suède, attribuant aux Runes la difficulté qu'é- » prouvoit la religion chrétienne pour s'introduire dans son » royaume, assembla en l'an 1001 tous les grands de son » pays: l'on convint unanimement de leur substituer les lettres » romaines, et le roi fit brûler tous les livres relatifs à l'ido- » lâtrie. Malheureusement la majeure partie de ceux qui con- » tenoient l'histoire et les antiquités de la nation fut compro- » mise dans la proscription générale. »

Les historiens modernes pensent que ce fut à cette époque que périrent les ouvrages de Jorunderus-Gissurus, Schulemontanus et Alterus-Magnus. Les Runes tombèrent donc dans une désuétude absolue, jusqu'à ce que le célèbre antiquaire suédois Jean Burée les retrouva en 1598 dans divers monumens d'astronomie et d'architecture, tels que des tombeaux et cyppes que l'on voit encore dans les provinces de la Suède, du Dannemarck et de la Norwège.

Sans les soins et les innombrables recherches de ce savant infatigable, les Runes ne seroient encore qu'une stéganographie obscure et mystérieuse, telle que les hiéroglyphes des anciens habitans de l'Egypte. D'autres savans du Nord, Magnus Celsius, professeur à Upsal, son fils D. Olaüs Celsius, Eric Benzelius et Olaüs Vérélius, aidés des lumières de Burée complettèrent ses divers travaux sur les Runes. Mais ce genre d'érudition sans lequel il est cependant impossible d'étudier avec succès l'histoire et les antiquités du Nord, s'est concentré presque exclusivement dans les académies ou les universités du Dannemarck et de la Suède.

Je vais, d'après les ouvrages de ces savans hommes, donner un tableau rapide de la nature et de l'usage des caractères Runiques.

Les septentrionaux avoient donné à chaque Rune le nom

de quelque objet naturel, comme homme, soleil, étoile, etc... C'est peut-être pour cette raison qu'elles furent employées depuis à exprimer les mystères de la magie. Il est nécessaire d'observer que ces diverses dénominations n'étoient pas les mêmes dans toutes les contrées du Nord. Chaque peuple donnoit à ses Runes des appellations différentes; mais comme ces lettres ou signes hiéroglyphiques étoient par-tout de figure uniforme, ou du moins qu'on y remarquoit à peine quelque legère différence, il étoit facile de les reconnoître et d'en déterminer la valeur. J'ajouterai que leur forme étoit très-simple, c'est toujours un I droit qui en fait la partie constitutive. Les legères différences qu'on remarque entr'elles ne viennent que d'une ligne plus ou moins latérale, ou plus ou moins transversale.

Les Runes se plaçoient ordinairement de gauche à droite, comme les lettres latines; mais les Runes qu'on appelle *Wenderunner* (retroversæ runæ) se traçoient comme les lettres hébraïques de droite à gauche. On trouve aussi plusieurs cyppes où elles sont gravées de bas en haut, obliquement et même circulairement.

Les monumens Runiques, qui auroient dû faire la gloire de la Suède, furent durant plusieurs siècles aussi ignorés que les hiéroglyphes des pyramides d'Egypte. Jean Magnus et son frère Olaüs furent les premiers qui donnèrent un alphabet Runique. Mais comme ils écrivoient moins en antiquaires qu'en historiens, cet alphabet n'offre qu'une série incomplette de Runes tronquées. Joannes Buræus, l'homme le plus savant de son siècle et dont le témoignage est si souvent invoqué par Rudbeck, Vérélius, et par tous les autres écrivains du Nord, examina avec soin les principaux monumens du Dannemarck et de la Suède, les dessina, les fit graver et les publia dans son ouvrage intitulé : *Runakàn stoner Larespàn.*

Olaüs Wormius donna ensuite un autre ouvrage considérable sur les Runes, intitulé *danica litteratura antiquissima sive gothica*, 1651. Il divise les Runes en voyelles *raddarstafar*, en consonnes *sambiodendar*, en demi-voyelles *halfraddarstafar*, en muettes *dumbar*, et enfin en dyphtongues *lipningar.*

L'islandais Magnus Olavus ayant aussi recueilli vers cette époque un grand nombre de mots suyo-gothiques et scytho-scandinaves, Wormius les mit en caractères Runiques et les publia sous le titre de *lexicon latino-runicum.* Mais Vérélius observe qu'à l'exception des loix scaniques et de quelques autres manuscrits peu importans, Wormius n'a consulté aucun des monumens dans lesquels on pourroit retrouver le véritable type des Runes primitives. C'est pourquoi, à l'exemple de tous les historiens qui l'ont précédé, il lui préfère toujours le savant Buræus. Ensuite il examine 26 monumens en pierre chargés de caractères Runiques qu'il distingue en plusieurs classes, les Runes *simples* ou ordinaires, les *Stavrunes* ou Runes *renversées*, et les Runes *rétroversées.* Les

mêmes caractères sont employés dans les premières pour exprimer le G et le K, le D et le T, l'A et l'F. « Il est à » remarquer, ajoute Vérélius, que plus les monumens sont » anciens, mieux les Runes sont gravées ». Circonstance qui ne doit échapper ni à l'antiquaire, ni au critique.

Les Islandais divisent les Runes en trois classes; la première en contient six, la seconde cinq, et la troisième cinq. Les trois dernières servent plus communément dans la numération que dans l'écriture. J'observerai en passant que la 3.e Rune nommée *Thor* en suyo-gothique, et dont la figure est à-peu-près semblable à celle d'un *Phi* tronqué dans sa partie gauche, ne peut se rendre ni par *Th*, ni par Dh; mais que le son de cette Rune approche de celui de Tzh, ou plutôt du Th des Anglais.

A ces diverses Runes qui se retrouvent également dans le Liodsgrein de Snorro, Vérélius en ajoute encore une autre espèce nommée *Villurunner* (Runes cryptiques ou sépulchrales.) Mais c'est dans l'ouvrage même de ce savant suédois, ainsi que dans les écrits de Buræus et de l'islandais Snorro, que l'on doit chercher l'histoire complette des Runes, de ces hiéroglyphes si simples qui comprennent tous les mystères de la théologie des anciens peuples septentrionaux. Or, si le tableau des opinions des hommes n'est pas moins précieux que celui des faits, l'étude des antiquités et de la mythologie du Nord, offre un nouvel aliment à la philosophie, sans laquelle l'érudition n'est qu'un vain effort de la mémoire. Cependant gardons-nous, comme je l'ai déjà dit plus haut, de calomnier les savantes recherches de ceux dont les travaux ont accru le domaine de la vérité. La philosophie spéculative n'est souvent que le roman de la raison, parce que ses sectateurs préfèrent l'honneur facile de moissonner dans le vaste champ des hypothèses à l'inappréciable avantage de marcher toujours appuyés sur les principes d'une saine physique et d'une sage érudition.

J'aurois desiré que les bornes de cet Essai m'eussent permis de m'étendre davantage sur les antiquités du Nord; mais forcé de renvoyer à d'autres tems, à d'autres circonstances l'impression de mes diverses recherches sur cette portion si obscure de l'histoire générale, j'ai pensé qu'il suffisoit de rapporter ici l'opinion des savans de l'Angleterre, de la Hollande, de l'Allemagne et de la Suède qui ont le mieux écrit sur cette matière, et dont les ouvrages doivent être considérés comme le centre commun des opinions particulières aux autres savans de l'Europe.

Je ne m'interposerai point entr'eux et mes lecteurs, qu'il m'importe de ne pas égarer par des doutes ou des conjectures; car la mythologie des systêmes est comme toutes les mythologies, d'autant plus dangereuse que, s'appuyant quelquefois sur des bases vraies, elle s'oppose aux progrès de la vérité.

Je publierai incessamment une notice analytique de quelques-uns des ouvrages que j'ai consultés pour mon dictionnaire étymologique de la langue française, et j'en donnerai une liste plus complette lorsqu'il me sera permis de reprendre ce travail.

Opinion de Georges Hickesius.

Après l'étude des anciennes langues du Nord, et une lecture approfondie du petit nombre d'écrivains originaux qui nous restent sur l'histoire de cette partie du globe, l'ouvrage qu'il importe le plus de consulter est sans contredit celui du savant anglais Hickesius. De tels hommes sont les modèles des gens de lettres de toutes les nations. Il naquit dans le duché d'Yorck en 1642, vécut pauvre, et mourut à Worcester en 1715. On assure qu'il vendit son patrimoine pour faire imprimer son trésor des antiquités septentrionales. Il fut délaissé durant sa vie ; mais on se ressouvint de lui après sa mort. Aujourd'hui son ouvrage est très-recherché et très-cher.

Ce savant infatigable nous apprend dans sa préface générale que la langue hybride a une infinité de rapports, non-seulement avec la langue anglaise, mais même avec la langue indigène des Gaules. Il donne l'ancien alphabet des Huns, composé de trente-quatre lettres différentes, et offre ensuite le tableau comparé des principes fondamentaux de la grammaire anglos-axonne et mœso-gothique, dans lequel on trouve un alphabet anglo-saxon et un alphabet mœso-gothique composés chacun de vingt-cinq lettres. Ces alphabets sont suivis d'une table de divers caractères de ces deux langues, tirés d'un grand nombre de manuscrits anglo-saxons et mœso-gothiques, et qui diffèrent des lettres ordinaires.

On voit par ses institutions grammaticales que les Anglo-Saxons, ainsi que les Islandais, avoient six déclinaisons, six cas et deux verbes substantifs. Le chapitre XVIII renferme plusieurs parallèles des langues anglo-saxonne et mœso-gothique avec l'islandais ou scandico-gothique.

Hickesius, dans le chapitre XIX, traite des dialectes de la langue anglo-saxonne. Il faut rapporter, dit-il, les dialectes de cette langue à trois époques principales. La première date de l'entrée de nos ancêtres dans la Grande-Bretagne, et dure jusqu'à l'arrivée des Danois, c'est-à-dire, l'espace de trois cent trente-sept ans. Alors se mêlant aux Pictes et aux Bretons, ils ont dû nécessairement altérer la pureté et la simplicité de leur langue naturelle. La seconde époque commence à l'arrivée des Danois dans la Grande-Bretagne, et finit à l'invasion des Normands : ce qui forme une série d'environ trois siècles. Cette crise dans l'idiome national se fit principalement sentir vers la partie nord de l'Angleterre et la partie méridionale de l'Ecosse, par la raison que les Danois y étoient établis long-temps avant qu'ils entreprissent la conquête de toute l'île sous Canut. La troisième commence à l'invasion des Normands, et continue jusqu'au règne de Henri II.

Alors les Anglais parlèrent le normanno-dano-saxon, et vers la fin de cette période le semi-saxon.

Pour bien entendre le systême d'Hickesius sur l'histoire des antiquités du Nord, il ne faut point perdre de vue le principe qu'il établit dans son épître dédicatoire au roi de Dannemarck.

Skiold, dit-il, fut proclamé roi des Jutes par son père, chef d'une expédition sortie des régions septentrionales de l'Asie mineure, et dirigée vers les parties septentrionales de l'Europe. Les vainqueurs introduisirent dans les lieux situés en-deçà et au-delà de la mer Baltique, savoir dans la Germanie, la Jutie, la Zélande, la Suède et la Scandinavie, aujourd'hui la Norwège, leurs mœurs, leurs institutions et leur langue. Cet idiome, l'un des plus anciens du monde, n'étoit pas connu alors sous la dénomination de gothique, ni divisé en divers dialectes. Plus les langues sont anciennes, plus le génie en est pur, simple, et la composition abondante. Celle-ci, selon l'opinion de tous les archéologues se rapprochoit de cette antique langue de l'Asie, qui, dit-on, étoit celle de Gomer, fils aîné de Japhet et de ses descendans.

Hickesius continue à parler d'Odin, de ses conquêtes, des honneurs qu'on lui décerna. Son opinion est toujours qu'il sortit de l'Asie à la tête d'une expédition considérable, et qu'il se répandit successivement dans le nord de l'Europe. Cette opinion paroît diamétralement contraire à celle de Rudbeck. Hickesius ajoute même quelques lignes plus bas que les peuples indigènes de ces contrées étoient originaires d'Asie.

Il observe que la langue des Jutes et des Angles, peuples situés vers la partie méridionale du Dannemarck, étoit la même ou différoit peu de l'idiome particulier aux habitans de l'île qui fut nommée Angleterre, depuis l'invasion des Angles. Il prouve ensuite l'identité du saxon et du gothique. La langue saxonne, continue-t-il, est sœur de celle des anciens Francs. L'une et l'autre dérivent de cet idiome antique que parloient encore, il y a plus de treize siècles, les Goths de la Mœsie et les Teutons de la Germanie.

Je passerai sous silence les divers détails donnés par Hickesius, depuis le chapitre XX jusqu'au chapitre XXIII, sur les dialectes dano-saxon, normanno-saxon et semi-saxon, la poétique des Anglo-Saxons, etc... On trouve à la fin de ce dernier chapitre, des notes précieuses sur le calendrier, et une table contenant les différens noms donnés aux mois dans les langues islandaise, anglo-saxonne, francique, danoise et suédoise, avec d'autres notes sur le ménologe des dano-saxons. J'observerai en passant que ces noms appellatifs n'ont aucun rapport avec les dénominations actuellement en usage chez les différentes nations de l'Europe.

La seconde partie des antiquités septentrionales renferme une grammaire franco-théotisque, idiome dérivé de l'ancien scythe. Cette langue avoit six verbes auxiliaires. Deux de ces verbes qui répondent aux latins *esse* et *fieri*, étoient consacrés à la voix passive. Elle avoit aussi trois nombres comme l'islandais, le grec et

le saxon. Mais le duel ne se distinguoit du pluriel, que par le pronom, quoiqu'il eut une terminaison différente dans le gothique, d'où ces trois langues sont tirées. Cette grammaire comprend vingt-deux chapitres. Hickesius a placé à la fin du vingt-unième un vocabulaire de quelques mots galliques et italiques tirés des anciennes langues du Nord.

On trouve dans la troisième partie des antiquités septentrionales, une grammaire très-étendue de la langue islandaise. Le premier chapitre renferme environ quarante alphabets tirés des anciens monumens et des divers auteurs septentrionaux avec la valeur de chaque lettre. Malgré cette abondance, je crois devoir prévenir mes lecteurs, que les recherches du savant Hickesius ne doivent pas les dispenser de consulter les manuscrits imprimés récemment à Copenhague et à Upsal, tels que l'Orckneyinga Saga, le Island's Laudnamabock, le Viga-Glums Saga, etc. etc. : car la science des antiquités du Nord a fait, comme je l'ai déjà dit, des progrès considérables, par la découverte de plusieurs manuscrits qui doivent nécessairement jeter le plus grand jour sur cette partie de l'histoire du monde.

Hickesius nous apprend que les Islandais avoient trois genres et quelquefois trois nombres ; mais le duel n'étoit en usage que pour les pronoms de la première et de la seconde personne. On trouve à la fin du chapitre treize et dernier, un vocabulaire précieux des mots runiques répandus dans cette grammaire.

Je passe maintenant à l'ouvrage le plus important peut-être de tous ceux qui se trouvent dans le trésor des antiquités septentrionales, et dont je ne pourrai donner ici qu'une analyse rapide.

Hickesius, dans sa dissertation adressée à Barthelemy Schowère sur l'utilité de l'ancienne littérature septentrionale, après avoir donné l'histoire des comices et de la jurisprudence chez les Anglo-Saxons, cherche à découvrir l'origine des loix anglaises. Il réfute l'opinion de ceux qui soutenoient que les douze jurés établis par Henri II, afin d'empêcher les jugemens par le duel, faisoient partie de la jurisprudence de ces peuples. L'usage des jurés existoit de temps immémorial en Scandinavie. Delà il passa chez les Anglo-Normands et s'introduisit ensuite dans la Grande-Bretagne. Hickesius cite plusieurs chartes anglo-saxonnes, indique les signes auxquels on peut reconnoître les véritables d'avec les fausses. Il propose un projet de rédaction pour un nouveau corps complet de loix saxonnes et d'écrivains anglo-saxons, ainsi qu'un plan de topohraphie de la Grande-Bretagne du temps des Saxons et des Dano-Saxons. Il démontre la nécessité d'étudier les anciennes langues du Nord, dans lesquelles il existe, dit-il, un grand nombre d'ouvrages assez intéressans pour faire oublier l'aridité d'une semblable étude.

Il rapporte le jugement d'un savant Suédois sur l'étymologicon de Junius. Ceux, ajoute-t-il, qui savent les langues du Nord, liront avec autant de plaisir que de profit, l'histoire et les productions des Goths, sans avoir besoin de recourir aux glossaires de

basse latinité qui en général sont remplis de fautes grossières et de contresens ridicules.

Hickesius censure ici avec sévérité la plupart des anciens glossographes et sur-tout l'écossais J. Skene, auteur d'un ouvrage intitulé *de verborum significatione*. Il l'accuse d'avoir également ignoré le latin barbare, l'anglo-saxon et le cimbro-gothique. Ensuite il indique les divers mots dont Skene donne une interprétation erronée, faute d'avoir su les anciennes langues septentrionales.

Je crois nécessaire de transmettre à mes lecteurs l'opinion de ce judicieux savant sur l'origine des diverses langues du Nord. L'anglais, le flamand, le westphalien, l'idiome de la Saxe inférieure et celui connu sous le nom de plat allemand, dérivent selon lui du mœso-gothique et de l'anglo-saxon. Les langues islandaise, nordwégienne, suédoise et danoise sont formées de l'ancien scano-gothique, ainsi que cette partie de la langue anglaise qui vient également du dano-saxon et l'anglo-saxon.

Hickesius donne le tableau des divers rapports qui existent entre la plupart des langues septentrionales et le médo-persique. Il en cite un grand nombre d'exemples. Les comparatifs des langues du Nord et du médo-persique se terminent en R. Les infinitifs, excepté dans le scano-gothique, se terminent en N. Ce tableau est suivi d'une comparaison des langues septentrionales avec la langue grecque ; omonymie, ou ressemblance des terminaisons de l'infinitif ; usage du duel commun aux langues grecques, méso-gothique, francique et anglo-saxonne ; composition des mots.

Avant Hickesius, aucun savant n'avoit écrit sur l'analogie du grec, du latin et du médo-persique avec les langues septentrionales. André Muller est le seul qui ait traité du rapport de l'allemand et du flamand avec le médo-persique. Le célèbre Thomas Hyde, traducteur du Sadder, a entrevu également l'analogie de l'anglais avec la langue persane, vérité démontrée depuis jusqu'à l'évidence par Meninski, ainsi que par Richardson dans son dictionnaire anglo-persique. J'ai observé, reprend Hickesius, divers dégrés d'analogie entre les anciennes langues septentrionales et le médo-persique. Car les anciens Goths, les Saxons et les Francs se servoient de mots communs à cette dernière langue, et qui se retrouvent dans l'anglais. Ils avoient aussi des mots respectivement communs au grec et au latin : tels que *Du* (Duo), *Tu* (Tu), *Nau* (Novus), *Pader* (Pater), *Mader* (Mater), *Brader* (Frater), *Stara* (Astrum), *Lab* (Labium), *Mush* (Mus), *Nom* (Nomen), *Jug* (Jugum), *Ne* (Non), *Dend* Gothicè, *Thunths* (Deus).

Ces mots furent également introduits dans la langue persique avec plusieurs autres d'origine septentrionale, à l'époque où les Parthes et les Mèdes, voisins des Scythes, se répandirent dans la Perse.

Abraham Vander Milius a traité de l'analogie des langues grecque, latine et persanne avec le flamand. On trouve à la fin de son

livre intitulé *lingua belgica*, un vocabulaire de mots communs aux Persans et aux Flamands, ainsi qu'un tableau comparatif des divers rapports qui existent entre le flamand, le grec et le latin.

Hickesius a placé à la suite de cette savante dissertation le traité des médailles saxonnes d'André Fontaine, que je n'ai pas cru devoir analyser ici.

Je terminerai cet extrait par un fragment de l'histoire de Hialmar, roi de Biarmlandie, afin de donner à mes lecteurs une idée sommaire des mœurs et de la littérature des anciens septentrionaux. Hickesius a inséré ce fragment dans son trésor d'antiquités, et je me propose d'en publier un jour la traduction d'après un manuscrit en caractères runiques que j'ai trouvé au British-Museum de Londres.

Histoire de Hialmar, roi de Biarmlandie, et souverain de l'île de Thulemarkie, composée avant le VIIIe. siècle, par un anonyme, fils de Hrandur.

. . . .
. . . , ...
. . . . « En ces tems-là vivoit le roi Hialmar, que son bon » naturel et ses vertus héroïques, mettaient au-dessus de tous » les autres rois. Ses courtisans l'adoraient.

» Hialmar, avant d'avoir choisi une demeure fixe, habitait lui » et les siens un pays marécageux ; mais s'étant fait roi de Biar- » mlandie, pays situé entre Thulemarkie et Grandwikie, au-delà » du côté oriental de la cîme des montagnes, il accrut tellement » sa gloire, par ses diverses excursions sur mer, qu'il mérita d'être » loué dans toutes les annales destinées à conserver la mémoire » des grandes actions ».

L'anonyme raconte ensuite comment Hialmar fit cette fameuse conquête. « Un certain printemps, dit-il, ayant entrepris une » nouvelle expedition, accompagné de son ami Hramur, il fit » voile vers Biarmlandie avec une flotte de cinq vaisseaux. Comme » ils avaient le vent en poupe, le trajet fut court. Les deux héros » étant descendus sur ces côtes, brulèrent et massacrèrent tout ce » qui s'opposait à leur passage, firent un butin immense, et s'em- » parèrent d'une grande quantité de pays, avant même que Wag- » mar, roi de Biarmlandie, fut instruit de leur arrivée.

» Dès que le roi eut appris cette fâcheuse nouvelle, il or- » donna aux trompettes de rassembler ses troupes, et livra ba- » taille. Le combat fut sanglant. Hialmar fit des prodiges de va- » leur, et le roi fut obligé de se retirer derrière ses retranche- » mens, avec le petit nombre de guerriers qui avaient échappé » au carnage. Mais avide de vengeance, il dépêche des héraults » d'armes dans ses provinces, afin d'assembler une grande ar- » mée, et marche au-devant de son ennemi. Alors Hialmar prend » son bouclier et se prépare au combat. Bientôt la terre fut jon- » chée de morts. L'impétueux Hialmar portait à ses ennemis des coups

» coups terribles et les frappait des deux mains à-la-fois. D'un
» autre côté Wagmar et Hramur, acharnés l'un contre l'autre, se
» livraient un combat cruel ; épuisé de fatigue, et couvert de bles-
» sures, Wagmar fait un dernier effort, se jette sur Hramur, et
» veut le percer de son épée ; mais celui-ci le prévient, et lui porte
» un coup mortel.

» De tous les gardes du roi Wagmar, le brave Harcon res-
» tait encore. Seul, il résistait aux efforts réunis des soldats
» d'Hialmar ; enfin, accablé par le nombre, il fuit avec la vitesse
» d'un cerf, et se retire derrière les retranchemens qui étaient
» défendus par quatre-vingts hommes d'une force prodigieuse.
» Bientôt les soldats d'Hialmar les attaquent, les dissipent, bri-
» sent les portes, et s'élancent sur le rempart.

« Le lendemain matin, Hialmar s'étant avancé dans le retran-
» chement apperçut la fille du roi assisse au milieu d'un grouppe
» de jeunes vierges. Le héros épris de sa beauté (continue l'ano-
» nyme) desira de se l'attacher par les liens du mariage, et
» ayant donné de suite les ordres nécessaires pour la cérémonie,
» on les conduisit vers le soir au lit nuptial. Quelque tems après,
» il en eut un fils auquel on donna le nom de Thromonis.

» Le roi le fit élever à sa cour, et confia son éducation à un
» sage qui passait pour le plus recommandable de tous les sep-
» tentrionaux. Le jeune prince croissait en âge et en beauté. Son
» gouverneur le formait à toutes les vertus, et lui enseignait tous
» les exercices qui convenaient à l'héritier d'un grand roi ».

L'auteur ajoute qu'Hialmar, après sa victoire, s'étant fait reconnaître roi de toutes les provinces qui étaient auparavant sous la domination de son beau-père, fit construire un magnifique palais, et qu'il gouverna ses peuples avec autant de douceur que d'équité.

« Peu de tems après la naissance du jeune prince, la reine mit
» au jour une fille qui surpassait en beauté et en bon naturel
» toutes celles du continent boréal. Son père la nomma Heidil.
» Cette fille fut enlevée dans la suite par Urke Pugil très-robuste.
» Le roi fit un vœu à Fréja, afin d'en obtenir le retour de sa fille.
» La déesse intercéda près de Thoron. Ce Pugil fut tué, et la
» princesse rendue à son père.

» La gloire d'Hialmar augmentait chaque jour par le soin qu'il
» avait d'entretenir près de lui de fameux athlètes, et Hramur
» était le plus considéré de tous les grands de Biarmlandie, à
» cause de son crédit sur l'esprit du roi, qui lui donna en mariage
» sa fille Heidil. Cette union causa un vif déplaisir à un autre
» grand de la cour d'Hialmar, nommé Ulf, qui, depuis long-
» tems, desirait la main de la belle Heidil. Mais la Princesse l'a-
» vait dédaigné, parce qu'il était inférieur en mérite à Hramur.

» Ulf, ne respirant que la vengeance, accabla d'injures son rival,
» et voulait l'appeller à un combat singulier. Mais le roi, dans
» l'espoir d'appaiser cette querelle, donna à Ulf de grandes som-

» mes d'or et d'argent, des meubles précieux, et une corne sur » laquelle étaient gravées des images en l'honneur d'Odin, de » Thoron et de Fréja. Alors Hialmar ne s'occupa plus que des » préparatifs du mariage ; et pour rendre la fête plus auguste, » il y invita tous les grands de son royaume, qui la célébrèrent en » buvant immodérément. Le roi conféra ensuite au brave Hra- » mur la dignité de Jarle et le gouvernement des isles de Thule- » markie. Enfin, à toutes ces faveurs, il ajouta le don précieux » d'un tambour magique du poids de quinze livres incrusté » d'images d'or pur, au moyen duquel on pouvait connaître » l'avenir.

» Le Jarle s'embarque accompagné de la Princesse, et prend » avec ses deux vaisseaux la route de Thulemarkie. Peu de tems » après, la belle Heidil accoucha d'un fils, auquel on donna le » nom de Vimi, et qui bientôt surpassa en vigueur et en beauté » tous les enfans de son âge.

» Hramur, fatigué d'expéditions militaires, sortait rarement de » son île, et goûtait en paix les douceurs de l'amour. . . . . . .
» . . . .
» . . . .
» . . . Le féroce Ulf débarque la nuit à Thulemarkie, des- » cend secrètement à terre, assiège la cour du Jarle, y met le » feu. Hramur, enfermé dans ses retranchemens, dormait près de » sa femme ; il se lève avec précipitation, s'enfuit par une porte » dérobée, et se retire dans une forêt avec l'élite de ses athlètes. » Le vainqueur, après avoir tout réduit en cendres, tue indis- » tinctement hommes, enfans ou vieillards, et n'épargne que la » femme du Jarle, qu'il emmène prisonnière.

» L'infortuné Hramur monte à cheval sur sa baguette magi- » que, autour de laquelle étaient gravées des ruines mystérieuses, et » va en Biarmlandie apprendre cette triste nouvelle au roi Hial- » mar.

» Le monarque entra dans une grande colère ; mais Hramur, » afin d'empêcher le perfide Ulf d'attaquer le roi à l'improviste, » prit son sac magique, frappa dessus, et prononça l'imprécation » suivante :

Qu'il soit frappé de la foudre, pressé sous les coups des cyclopes ! Que les parques jettent sur lui leurs mains meurtrières ! Que les Génies des montagnes, acharnés contre lui, ne lui donnent point de relâche ! Que les Géants..... l'agitent, le déchirent ! Que les tempêtes..... que les rochers brisent ses vaisseaux ! . . . .
. . . .
. . . .

» A peine Hramur eut-il achevé cette imprécation terrible, que » Thoron excita une violente tempête ; les vents déchaînés bri- » sèrent les vaisseaux de Ulf, et l'empêcherent d'aborder à Biarm- » landie ».

L'anonyme, après plusieurs détails sur la manière de lever de nouvelles recrues, ajoute que le roi Hialmar ayant fait les diligences nécessaires, forma un corps d'armée, qui, dès l'origine, s'éleva à sept cents guerriers.

Ici l'on trouve une autre lacune. Le roi parle à ses soldats.

» Ils veulent, dit-il, nous empêcher de faire des libations » et des repas funèbres en l'honneur de nos ancêtres ; vous » serez regardés comme les plus lâches des hommes, si vous ne » prenez la défense de vos divinités, et, si vous ne chassez au » loin ce brigand. A ce discours, les soldats d'Hialmar entrè» rent en fureur, et coururent hors d'eux-mêmes dans la plaine. » Enfin, ils résolurent de faire un sacrifice exécratoire à Thoron. » On amena un cheval gras devant le roi, qui, imposant ses » mains sur la tête du coursier, promit des offrandes à Fréja, » s'il obtenait le retour de sa fille. Les sacrificateurs égorgèrent le » cheval, et présentèrent une portion de la victime au roi et aux » grands de la cour ».

« Après cette cérémonie, le roi ordonna à tous ses Pugiles de » prendre les armes, et fit embarquer son armée sur quatre-vingt» sept vaisseaux de transport. Lorsque Hialmar fut arrivé en pré» sence de son ennemi, plusieurs de ses officiers voulaient l'em» pêcher de livrer bataille ; mais, n'écoutant que sa fureur, il » exhortait ses troupes au carnage ».

« Les deux flottes n'étant plus séparées que par un très-petit » espace, les soldats poussèrent de grands cris, et se livrèrent » un combat sanglant. L'intrépide Hialmar combattait avec au» tant de valeur que d'agilité. Ulf l'apperçoit, s'élance, le frappe » par derrière, et le coupe en deux malgré sa cuirasse. Cons» ternés de la mort du héros, les soldats prennent la fuite, et » Hramur est fait prisonnier. Alors le vainqueur proposa aux » vaincus d'adopter sa religion, ou de recommencer le combat. » Un officier, nommé Jarnuc, prit la parole au nom de tous les » soldats, et demanda à Ulf la vie et la paix.

« L'usurpateur pilla le temple, enleva une grande quantité » d'or à l'idole Juma, et dispersa les sacrificateurs, qui s'étaient » efforcés, mais en vain, de défendre l'entrée du sanctuaire. » C'est ainsi qu'Ulf s'empara du trône de Biarmland, après » avoir contraint les sacrificateurs de se retirer à Sigitini, où ils » continuèrent d'offrir des sacrifices près le Mont-Signil. Enfin, » chassés de cet endroit, ils se réfugièrent en Vinland, où mon » père Hraudur leur donna l'hospitalité ».

Opinion de Marcus Zueus Boxhornius.

La mort ayant empêché Boxhorns d'achever son ouvrage, l'éditeur nous en a conservé le plan dans une savante préface. Selon Boxhornius, le Scythe doit être considéré comme une langue primaire, et la source d'où dérivaient toutes celles de l'Oc-

cident, telles que le grec, le latin, le germain, et même le persan; ce qui explique l'identité de plusieurs mots de cette dernière langue avec l'allemand.

Je pourrais rapporter, à l'appui du système de Boxhornius, une infinité d'exemples de ces singulières identités, si curieuses pour l'historien philosophe, et dont je me propose de publier divers tableaux synoptiques dans mon Dictionnaire étymologique et raisonné de la langue française. J'ajouterai même qu'on les retrouve sans peine dans les langues les plus opposées, sans faire usage des moyens employés d'ordinaire par les étymologistes, tels que la prothèse, l'apocope, la métathèse, et sur-tout l'alternation des lettres du même organe. J'invite ceux qui aiment ce genre de rapprochemens, à consulter la nouvelle édition du Trésor de Meninski, et l'excellent Dictionnaire Anglo-Persan et Arabe de Richardson, 1777 à 1780, 2 vol. *in-fol.*

Le fameux visionnaire Rudbeck, qui ne perd jamais de vue son système d'identité, après avoir établi, par diverses preuves historiques, celles des premiers habitans de la Suède avec les Phéniciens et les plus anciens peuples du monde, ajoute, aux autorités qu'il cite avec profusion, un tableau comparatif d'un grand nombre de mots scythes, suiogothiques, puniques, germains, hébraïques, grecs, latins, sclavons et finnois, au moyen duquel il prouve que l'ancien punique a un rapport plus immédiat avec le scythe et le suiogothyque, qu'avec les autres langues anciennes de l'Europe. Enfin, il termine le treizième chapitre du tome III de son Atlantica par la traduction littérale, en ancien suédois, de plusieurs vers puniques que Plaute nous a conservés.

De toutes ces preuves accumulées, il conclut que le punique et le suiogothique, c'est-à-dire, le suédois qu'on parlait, il y a 4000 ans, ont entre eux une ressemblance parfaite, tant par la construction des phrases, que par la composition, et même l'ortographe des mots. Cet ancien suédois, ajoute Rudbeck, a été si peu altéré par le tems, que les Suédois modernes peuvent l'entendre sans peine. Voyez *Ihre in proœmio ad vocabularium suiogothicum.*

Enfin, continue Rudbeck, si le tems eût épargné quelques écrits des anciens Germains, des Angles, des Danois et des Bataves, on y retrouverait une si grande quantité de mots communs entre eux, qu'il serait facile de prouver l'identité de la langue de ces peuples avec le suédois; car on ne peut révoquer en doute que ces diverses nations, ainsi qu'une partie des habitans de l'Italie, de la France et de l'Espagne ne soient sorties de la Scythie peu de tems après la naissance du Christ. Rudbeck observe ensuite, ainsi que l'ont fait avant et depuis lui tous les historiens du nord, que les Scythes ayant inondé une partie de la Grèce, plusieurs mots de leur langue se mêlèrent nécessairement avec celle des indigènes; ce qui est constaté par le témoignage même de Platon, de Strabon, et d'un grand nombre d'autres écrivains grecs.

Boxhornius, qui a bien moins accordé à son imagination que le savant et singulier auteur de l'Atlantica, admet cependant le même système d'identité, et il en conclut que les Latins n'ont, à certains égards, rien emprunté des Grecs, ni les Grecs des Germains; mais qu'ils ont tous puisé dans une source commune.

La langue scythe, continue-t-il, était aussi connue que la nation même. Or, l'on donnoit le nom de Scythe à tous les peuples septentrionaux de l'Asie et de l'Europe. Je crois nécessaire d'ajouter ici, à ce que dit Boxhornius, l'étymologie du mot scythe, parce qu'elle peut jetter un grand jour sur l'existence même de ces peuples. Après avoir consulté la plupart des auteurs qui ont parlé de leur origine, tels que Orphee, Orthelius-Lexic.; Pollux, *de Atheniensibus*; Vossius; *de Idololatriâ*; l'auteur du *Chronicon Paschale*, Rudbeck, Peloutier, etc.; il en résulte trois opinions principales: les uns tirent ce mot du scythe même, *zihen*, courir, voyager; parce que ces peuples étaient Nomades dans leur origine. Les autres le dérivent également du scythe ou celto-scythe *schiessen-sxiotan*, tirer; suio-gothique, *skitbogar*, arc; gothique, *skjuta*, lancer, jetter. D'autres enfin, du sclavon *szhit*, bouclier. Je remarquerai en passant que les monosyllabes *szhit*, *sko*, *cyll*, *sceall*, *shell* signifient *coquille* dans toutes les langues septentrionales anciennes et modernes. Ces étymologies sont du moins plus vraisemblables que celles de certains glossographes, qui font venir le mot scythe de *Scytha*, fils d'Hercule; car les Scythes étaient déja une grande nation long-tems avant l'existence de ce conquérant célèbre, dont les Grecs firent depuis un dieu. Je rapporterai plus bas à l'article *Jhre*, *page* 33, l'opinion de ce savant sur l'étymologie du mot *scythe*.

Cluvier a démontré que les Celto-Scythes, c'est-à-dire, les Illyriens, les Germains, les Gaulois, les Espagnols, les Bretons, les Suèves et les Norwégiens parlaient la même langue.

L'ancien grec, ajoute encore le savant éditeur de Boxhornius, qui auroit dû nommer cet idiôme primitif *l'ancien Pélage*, fut remplacé par la langue des Hellenes. Mais les vainqueurs conservèrent une grande quantité de mots qui appartenoient à celle du peuple vaincu. Le scythe, qu'on doit considérer comme l'idiôme le plus ancien de l'Occident, est donc la source de trois langues principales: 1°. de l'Ellénique ou Macédonien, d'où furent formés les divers dialectes grecs; 2°. de l'Ilyrien, dont les dialectes esclavons tirent leur origine; 3°. du Gete, du Thrace, du Dace et de l'ancien Danois, qui sont les langues-mères des différens dialectes germains.

Quant au gete, ou ancien gothique, il fut nommé depuis langue runique, à cause des *Runes*, principalement en Scandinavie. De ces diverses dénominations, il est aisé de conclure que la langue runique est la même que l'ancien Thrace, le Gete et le Dace, connus sous le nom générique de scythe.

L'éditeur de Boxhornius recommande ensuite de ne pas confondre le scythe avec le sarmate. Cette dernière langue, dit-il, étoit très-répandue en Asie, en Europe. Il paroît qu'elle était la même que l'idiôme colchique, puisqu'une partie des habitans de la Colchide vint s'établir en Ilyrie et en Epyre. Aujourd'hui encore les Circassiens, situés vers la mer Caspienne, et voisins des Russes et des habitans de la Colchide, parlent Sarmate.

Je ne donnerai ici qu'un extrait rapide de l'ouvrage de Boxhornius. Ce savant, dans son premier chapitre, s'attache principalement à réfuter l'erreur de ceux qui ont confondu les nations et les langues de l'orient et de l'occident. Il établit en même-tems pour principe, que le moyen le plus sûr de découvrir l'origine des nations, est le tableau comparatif des divers idiômes anciens et modernes, ainsi que l'identité des langues.

Il critique ensuite Bochart, qui s'efforce en vain d'établir l'identité absolue du phénicien avec le gaulois ; et réfute dans le chapitre III l'opinion de Turnèbe sur l'entière extinction de la langue gallique, après avoir démontré, dans son chapitre premier, l'identité du breton et de cet ancien idiôme du Nord.

Malgré les conquêtes des Romains et des Anglo-saxons, le gallois, nommé autrefois *Camrœcus*, *Cymrœcus* ou *Cambrique*, s'est conservé jusqu'à présent dans sa pureté originelle. On retrouve de même en Espagne, chez les Cantabres, nommés depuis Biscayens, l'ancienne langue espagnole ; qui a survécu aux Romains, aux Goths et aux Maures. En général les idiômes originels se conservent plus volontiers parmi les habitans des montagnes. L'ancienne langue des Epirotes se parle encore aujourd'hui dans les montagnes de l'Epire.

Boxhornius emploie le reste du chapitre IV à démontrer l'identité de la langue bretonne avec le grec et le latin. Gr. ὕδωρ, ecan ; br. *douv* : gr. ἁλ, sel ; br. *halen* : gr. ονωμα, nom ; br. eno : gr. πεντὲ, cinq ; br. *pump* : gr. Δεκὰ, dix, br. *dec* : lat. *fraenum*, frein ; br. *froyn* : lat. *tripus*, trépied ; br. *trepet* ; lat. *unicus*, unique ; br. *unic* : lat. *canis*, chien ; br. *can*, etc.

Geraldus avait prétendu que l'ancien breton tirait son origine du troyen ou grec primitif. Ce sentiment que Rudbeck eût sans doute adopté avec ardeur, est réfuté victorieusement par Boxhornius, chap. VI. Ce judicieux savant ne conclut autre chose de l'identité du grec, du latin et du breton, sinon que cette dernière langue, malgré le sentiment de Povellus dans ses Annotations sur Geraldus, n'est formée ni du grec, ni du latin ; mais que ces trois idiômes ont une origine commune, qui est le scythe. Faute de connoître cette vérité, dit-il, plusieurs savans, entr'autres Adrien Junius, qui a employé un chapitre entier pour noter divers mots allemands comme dérivés du grec, ont commis une grande erreur, en rapportant à cette langue l'origine de plusieurs mots modernes. Joseph Scaliger et Juste Lipse, continue-t-il, ont retrouvé dans la langue persanne plusieurs

mots allemands, tels que *fader*, *mader*, *bruder*, *tuchter*, *band*; etc..... ; sans doute parce que ces deux langues avaient pour mère commune la langue scythique. Il compare ensuite plusieurs mots turcs et allemands qui ont entre eux une même signification.

On sait que les savans des siècles derniers faisaient remonter, ou pour mieux dire, bornaient l'origine des langues à l'époque où l'on prétend que fut bâtie la tour de Babel. Jean Davies, fidèle à ce principe, fait venir l'ancien breton de l'hébreu. Mais Boxhornius, plus fidèle encore au principe d'une saine physique, sans d'ailleurs réfuter ouvertement la tradition des livres sacrés, expose avec modestie ses doutes sur cette doctrine, qu'on a nommé sainte, afin d'être dispensé de l'expliquer. Quand bien même, dit-il, j'accorderais que l'hébreu est la plus ancienne de toutes les langues, ce ne serait pas une raison pour en conclure que les autres n'en sont que de simples dialectes. Les écrivains qui ont parlé de la confusion des langues à la tour de Babel, ont commis deux grandes erreurs ; les uns en voulant universaliser les effets de cette confusion miraculeuse qui, selon eux, est l'origine du persan, du grec, du latin, du germain, et de plusieurs autres langues en usage, soit parmi les Scythes d'Asie et d'Europe, soit parmi les peuples qui en sont sortis ; les autres, en prétendant que certains idiômes opposés ne sont que des dialectes de l'hébreu. D'ailleurs, continue Boxhornius, les Celtes, Galates ou Gaulois, qui établirent des colonies en Asie, ayant conservé l'usage de leur langue naturelle, est-il probable que ceux qui restèrent en Europe échangèrent la leur contre celle des Phéniciens. Aucun auteur digne de foi ne parle de colonies phéniciennes établies dans les Gaules. Enfin, ajoute encore Boxhornius, la plupart des mots gaulois rapportés par Davies comme entièrement conformes au phénicien, n'ont aucune affinité avec cet ancien idiôme de l'orient.

Bochart, conformément à l'opinion de Davies et des autres savans de son tems, dérive du phénicien les mots gaulois qui expriment des objets de première nécessité, ou qui sont d'un usage commun, tels que les noms de lieux, ceux des vêtemens, des armes, des animaux, des dignités, etc ...Or, ajoute Boxhornius, il n est pas un seul exemple dans l'histoire, et il est contraire à la raison que des étrangers puissent entièrement détruire de semblables dénominations reçues chez le peuple au milieu duquel ils s'établissent pour y substituer d'autres noms puisés dans leur propre langue.

Boxhornius, persévérant toujours dans son sceticisme sur l'antériorité exclusive de l'hébreu et les prétentions des partisans du système *Babélistique*, réfute encore Wormius, Liscander, ainsi que plusieurs des savans les plus accrédités du nord qui ont traité de l'origine de la langue danoise. Quelques-uns avaient avancé que le cymbrique moderne est un mélange du teuton avec

l'ancien cymbrique ; et que plus on se rapproche des tems modernes, plus le nouveau cymbrique se trouve mêlé de germain : quant à l'ancien, ils le considèrent comme un dialecte de l'hébreu ; ce qu'ils prétendent prouver, 1°. par les noms des premiers rois ou chefs qui n'ont aucun rapport avec le teuton, et qui sont entièrement hébraïques, tels que *Dan*, *Loth*, *Gormo*, *Togorma*, etc; 2°. par plusieurs expressions d'un usage commun qui ne se retrouvent que dans l'hébreu. Boxhornius détruit la plupart de ces assertions en prouvant, par divers rapprochemens, que ces mots et ces idiotismes communs à l'ancien cymbrique et à l'hébreu, se retrouvent pareillement dans le germain. Il ajoute que les anciens mots bretons et gaulois appartiennent en partie au germain, ainsi qu'aux différens idiômes des peuples qui sont voisins de la Germanie.

Le sentiment de Guillaume Postel qui, dans son Alphabet en douze langues, prétend que les anciens Gaulois ignoraient l'art d'écrire avant l'arrivée des Phocéens à Marseille, paraît également erroné à Boxhornius. Ce judicieux savant convient que les caractères gaulois ne différaient guères des lettres grecques ; mais, selon lui, cette ressemblance ne prouve pas qu'ils aient été introduits dans les Gaules par les Phocéens. Les caractères germains, ajoute t-il, ressemblent à ceux des Grecs. Faut-il en conclure que ces peuples, dont l'origine se perd dans la nuit des tems, doivent leur alphabet aux Grecs ou Hellenes? A l'appui de son système, Postel avait donné un Vocabulaire de mots gaulois qu'il croit dérivés du grec. Boxhornius observe que ces mots existaient également dans le germain ; et afin de prouver la vérité de cette assertion, il met sous les yeux de ses lecteurs un tableau comparatif de ces mêmes mots dans les trois langues. Ainsi l'on ne peut dire qu'ils sont dérivés respectivement l'un de l'autre; mais tous ont une origine commune, qui est le scythe.

Boxhornius termine le chapitre VIII par une assertion que j'ai retrouvée depuis dans quelques écrivains modernes. Les chiffres, dit-il, ne sont que des lettres scythes. Ceux qui les tirent des Indes se trompent; car les Indiens les ont reçus des Perses, et les Perses étaient Scythes d'origine. Je ne me permettrai pas d'examiner ici cette opinion, qu'il faut nécessairement soumettre à une discussion aussi sévère que détaillée ; mais quoiqu'au premier coup-d'œil elle paraisse très-hasardée, les origines et le lexique de Boxhornius doivent être placés au rang des meilleurs écrits qu'on a composés sur ces matières.

On verra dans l'extrait suivant que Leibnitz, dont nous avons diverses notes sur ce lexique, avait adopté une grande partie des idées de Boxhornius. Cet éloge suffit pour engager ceux qui voudront étudier avec fruit les antiquités du Nord, à consulter soigneusement l'ouvrage même de ce savant hollandais, qui méri-

terait d'être placé à côté d'Hickesius, si, comme je l'ai déja dit, la mort ne l'eût point arrêté au milieu de sa carrière.

Opinion de G. G. Leibnitz.

Le célèbre auteur de la Théodicée et du Systême des Monades, l'un des plus savans et des plus judicieux historiens de son siècle, a composé sur les antiquités du nord divers ouvrages, dont je vais donner ici l'analyse rapide.

Leibnitz, dans une lettre sur l'origine des Titans et des Géants, œuvres complettes, tome IV, pag. 209, explique ainsi cette allégorie : La guerre des Titans et des Géants contre les Dieux, n'est autre chose qu'un voile mythologique sous lequel les poëtes ont enveloppé l'histoire des irruptions des Scythes ou des Celtes en Asie, et dans la Grèce alors soumise à des rois, qui, chez ces peuples barbares, passaient pour des héros ou des dieux. Promethée, continue-t-il, était scythe, et son alligation au Mont-Caucase, par ordre de Jupiter, signifie la défaite des Scythes par l'établissement de plusieurs forts près la mer Caspienne.

Ces diverses explications données par Leibnitz sont conformes sous plusieurs rapports, aux idées de Rudbeck, qui avait publié son Atlantica avant que le célèbre philosophe de Leipsick eût écrit sur l'histoire et l'origine des Nations. Rudbeck, tome II, chap. II et III, pag. 14 à 36, s'efforce de prouver l'identité des héros hyperboréens avec les dieux de la Fable. Celle des fictions des Scaldes ou anciens poëtes du nord avec celles des Grecs, des Egyptiens, des Lybiens et des habitans de l'Asie ; il compare divers passages des Scaldes et des écrivains grecs : ensuite il donne, tome III, chap. X, pag. 159 et 342, l'histoire des émigrations des premiers habitans du nord dans l'Assyrie, la Médie, la Perse et l'Egypte. Il leur attribue toutes les expéditions des héros de la Fable, telles que la conquête de la Toison d'or, etc. Il s'étend fort au long sur les Pygmées, leur taille, leurs mœurs, et sur les Géants, enfans ou dieux de la terre. Puis, revenant aux expéditions des Goths, il ajoute que ces peuples fondèrent de grands empires en Europe, et qu'ils se rendirent redoutables sur les mers depuis l'an du monde 2,000, jusqu'au huitième siècle de l'Ere Chrétienne.

Selon Messenius *Scandia illustrata*, la première émigration eut lieu l'an du monde 1900, sous Eric premier, ou Zarak, bisaïeul d'Abraham. Mais Liscander, Hist. Dan. pag. 29, en fixe l'époque vers l'an du monde 2264, c'est-à-dire, du tems d'Abraham. Roderig Zantius, Hist. Hisp. liv. I, chap. IX, dit que la plus ancienne émigration des Goths eut lieu du tems de Gédéon, juge des Juifs. Isidore, qui vivait l'an de J. C. 630, assure dans ses Origines, liv. V, pag. 117, que l'empire des Scythes est le plus ancien de tous ceux du globe, et en fait remonter l'époque au tems de Zarug. Il est difficile de trouver dans l'Histoire grecque, latine et de la Suède antique, une

émigration plus insigne des Goths dans l'Egypte, en Grèce et dans les Indes.

Le même Messenius parle d'une autre émigration qui eut lieu vers l'an du monde 2571, Othoniel étant juge des Israëlites, c'est-à-dire, 1430 ans avant J. C. Platon qui, d'après Solon, donne une description de la Suède, compte 9000 ans depuis l'expédition des Atlantes et leur guerre avec les Grecs : Solon avait appris ces faits des Egyptiens, et il est nécessaire d'observer que, d'après le comput de ces peuples, 9,000 années égyptiennes ne reviennent guères qu'à 739 années solaires. Herodote dans Melpomène, pag. 99, rapporte qu'il s'est à peine écoulé 1000 ans depuis cette expédition, jusqu'au tems de Darius. Or, Darius et Hérodote vivaient l'an du monde 3,400. Ce changement d'années égyptiennes en années solaires est confirmé par Diodore de Sicile, qui compte 23,000 ans depuis As ou Osiris, fils de Saturne : ces 23,000 années ou mois de 30 jours reviennent à environ 1,900 années solaires; calcul avoué par tous les chronologistes, et entr'autres, par Eusèbe. D'après ce calcul, la guerre de Troye aurait eu lieu l'an du monde 2,700, et le déluge d'Ogyges, contemporain de Moyse, l'an du monde 2,400.

J'observerai à mes lecteurs que je me borne à rapporter ici l'opinion de Rudbeck sur ces grandes crises de l'histoire. Ecoutons-le maintenant, lorsqu'il parle de l'expédition des Argonautes, afin de confirmer ce que j'ai avancé plus haut sur les divers degrés de similitude que j'ai cru remarquer entre l'explication qu'il nous donne de certains points de la Mythologie grecque, et celles qui nous ont été également transmises, soit par Leibnitz, soit par plusieurs autres savans modernes.

Rudbeck, tom. I, chap. XXVI, pag. 665-681, prétend que les Argonautes remontèrent le Volga, qu'ils construisirent le navire Argo, dans la forêt Hercinie; et qu'après avoir traversé la mer Baltique et le Sinus-Cronius, auquel Pline a donné le nom de Mer-morte, ils parvinrent jusqu'à l'ancienne patrie de ses ancêtres.

Il soutient dans le chap. XXII, pag. 531 - 561, que l'Achéron et l'Enfer ne sont que l'extrêmité ou la partie inférieure du globe. Il cite Pline, Plutarque, Orphée, Virgile, ainsi qu'un long fragment de Platon, dont il fait avec justice le plus grand éloge, et qu'il est nécessaire de revoir dans le texte grec.

Il est certain que plusieurs auteurs ont désigné, par le mot *Enfer*, les extrêmités du monde et les parties les plus basses du globe. De-là, disent-ils, sont venues les fictions des poètes qui ont relégué les mânes des morts sur les rives de l'Achéron et du Cocyte. Rudbeck cherche à expliquer, en astronome et en cosmographe, l'obscurité qui régnait dans les enfers à raison de celle des pôles et de l'ascension droite ou oblique du soleil. Il cite, à l'appui de cette opinion, divers témoignages de Pline, de Plutarque et de plusieurs anciens.

Je vais maintenant extraire le fameux passage de Platon, cité par Rudbeck : « Un certain Gobrias », dit l'illustre auteur du Timée, ouvrage le moins connu et le plus précieux peut-être de toute l'antiquité grecque, « ayant fait le voyage de Délos, » trouva dans cette île des tables d'airain sur lesquelles était gra- » vée la forme des jugemens prononcés aux enfers, d'après les prin- » cipes de la Mythologie. » Ces tables, au rapport du même Gobrias, avaient été apportées à Délos des monts Hyperboréens par Opis et Hécaergue. Rudbeck, s'appuyant sur divers fragmens de l'Edda, prétend que les noms de Minos et de Rhadamanthe sont d'origine Scythe. Il ajoute que cette forme triumvirale étoit en usage chez les anciens Hyperboréens dans les jugemens civils et criminels.

Il termine ce chapitre par l'énumération de ceux qui, selon les poëtes, sont descendus aux enfers. Il prétend qu'ils n'avoient fait que voyager aux extrémités du monde ; et que les fleuves souterrains, tels que l'Achéron, le Cocyte, etc. sont des rivières qui existent encore aujourd'hui dans le nord sous des noms différens.

Rudbeck continue, et trace un tableau comparatif de la Mythologie des anciens Scythes et de celle des Grecs. Il parle fort en détail des diverses expéditions du dieu *Saa* ou *Sadur* (celui qui sème), nommé depuis par les Grecs Saturne, qui, vers l'an 2,000 de la création, parcourut la Palestine, l'Archipel, de la Méditerranée, la Sicile, l'Italie ; et de retour dans sa patrie, fut chassé par les Titans, ensuite rétabli par son fils Jupiter ; et ce fut alors le règne de l'âge d'or. Le père Pezron va plus loin ; et quoique le monde ne fût encore que dans son enfance, il déplore la corruption des mœurs, et le mauvais esprit qui régnait déjà parmi les dames de la cour du roi Saturne. *Voyez* Antiquités de la nation et de la langue des Celtes, vers la fin. Mais je laisse le docteur de Sorbonne Pezron moraliser sur la corruption des cours, et je reviens à Rudbeck qui, après avoir expliqué les divers noms donnés à Jupiter à raison de ses établissemens, et de ses conquêtes, rend compte des invasions du héros dont la terreur fit ensuite un dieu. Il parle de la descente dans l'île de Crète, l'Italie, la Sicile et d'autres parties de l'Europe, ainsi que de ses incursions dans la Phénicie, la Cilicie, l'Egypte et la Chaldée, enfin certaines parties de l'Inde où l'on retrouve les superstitions, les mœurs, les usages, et jusqu'aux noms des Scythes. Rudbeck ajoute même qu'on y découvre les traces de leur langue, sur-tout dans les noms des villes dont la plupart ont leur racine dans l'ancien gothique.

Il développe ensuite ce même principe d'identité entre les Scythes et les Indiens, au moyen d'une comparaison très-détaillée de diverses appelations indiennes et chinoises qui, selon lui, sont d'origine gothique. Il compare aussi plusieurs faits, et trouve, dans les usages des anciens Goths, celui où sont encore les veuves indiennes de se brûler sur le bûcher de leurs maris. De

l'Inde, il passe en Afrique ; il examine les mœurs, les coutumes des peuples qui l'habitent ; et après avoir analysé divers noms-propres, il démontre que la plupart sont d'origine gothique. Enfin, il retrouve les Amazones parmi les femmes du nord, et cherche à étendre ce système d'identité jusqu'aux Troyens, qu'il fait descendre des anciens Goths ou Scythes, dont le langage étoit, selon lui, semblable à l'idiôme phrygien.

Comme les ouvrages de l'illustre émule de Newton sont entre les mains de tout le monde, je me bornerai à indiquer ici ceux de ses écrits que doivent consulter de préférence les archéologues et les antiquaires.

1°. Recherches sur l'origine des Nations, par le moyen des langues, tom. IV, pag. 185 - 198, ouvrage dans lequel Leibnitz suppose une langue primitive, dont les autres ne sont que les dialectes.

2°. Extrait d'une Lettre de Pezron à Nicaise, sur l'origine des Nations, tom. VI, pag. 80 - 85.

3°. Réflexions de Leibnitz sur la lettre du P. Pezron, tom. VI, pag. 85 - 87.

4°. Dissertation sur l'origine des Germains, tom. IV, pages 198 - 205.

5°. Lettre à Nicaise sur l'origine des Germains, tom. IV, pag. 205 - 206.

6°. Lettre à Charles Spener, sur la connoissance de l'ancienne Germanie, tom. IV, pag. 208 - 209.

7°. Lettre à un Ami, sur l'origine des peuples de la Transylvanie, tom. IV, pag. 206 - 208.

8°. Préface du livre intitulé : Annales des Boyens ou Bavarois, par J. Adezreiter, tom. IV, pag. 64 - 73.

9°. Origine des Francs, tom. IV, pag. 146 - 167.

A la suite de cet ouvrage on trouve, 1°. Réponse de Leibnitz aux Observations du P. Tournemine ; 2°. autre Réponse de Leibnitz aux Observations contenues dans un livre intitulé : *N. H. Gundlingii monita ad librum, de origine Francorum spectantia, etc.*

10.° Deux lettres à Otton Sperlingius, tom. IV, pag. 268 - 269.

11°. Lettre à Wotton, tom. VI, pag. 217 - 220.

Le but de cette lettre est de prouver qu'on ne doit pas chercher exclusivement dans l'islandois l'origine du teuton ; l'anglo-saxon, le germain et le francisque devant être considérés comme les sources communes de cet idiôme : car le dialecte d'Ulphilas, qui est le plus ancien monument de la langue teutonique, appartient également au germain et aux autres idiômes septentrionaux.

Leibnitz appelle scythiques les mots communs à l'esclavon, au germain et au grec ; celtiques, ceux qui sont communs au latin,

au gallique et au germain ; et celto-scythiques, ceux qui sont communs au gallique, au germain et à l'esclavon.

La langue des Basques, qui diffère de toutes celles de l'Europe, est venue de l'Afrique en Espagne, et doit sur-tout exercer l'attention des Archeologues.

12°. Lettre au R. P. Verjus, sur l'utilité de la connoissance des langues parlées dans les vastes pays du Septentrion. Tom. VI, pag. 227.

13°. Lettre à Chamberlayne, auteur du Pater Polyglotte Amsterdam, 1715, in-4°., dans laquelle Leibnitz cite avec éloge le Pater Polyglotte de Muller, tom. VI, pag. 199.

14°. Oraison Dominicale et autres prieres, tom. VI, pag. 197 à 206.

Cet écrit de Leibnitz est un des plus importans de tous ceux qu'il a composés sur les langues. Il y démontre que la langue kalmuc est presque semblable à celle des Mœgales. Or, cette dernière langue, dit-il, est à celle des Tartares ce que l'allemand est au flamand.

L'éditeur a placé ici divers extraits de plusieurs lettres écrites à Leibnitz par N. Witsenius, à la suite desquels on trouve une oraison dominicale en langues cérémisse, samoïede, turco-samoïede, mœgale, en tongoin, en hottentot. J'observerai qu'il a fallu dans cette dernière version se servir d'une périphrase pour rendre plusieurs mots qui n'existent point dans la langue hottentote; tels que *beatus*, *regnum*, *etc.*

Ces diverses prières sont suivies d'un petit vocabulaire latin et allemand. A la suite de chaque mot, le philosophe de Leipsick a placé l'indication d'un signe ou geste, dont le but e t de rendre l'expression ou la pensée par un acte purement mimique. On sent combien ce vocabulaire est intéressant à consulter pour la Grammaire générale, ainsi que pour la partie métaphysique des langues.

15°. Essai d'un Glossaire celtique. Tom. VI, pag. 96 - 129.

Ici j'oserai accuser Leibnitz d'avoir examiné avec trop de précipitation le vocabulaire que Boxhornius a tiré de Davies, et qu'il a placé à la fin de ses Origines Galliques ; ou du moins je reprocherai à son savant éditeur de n'avoir point supprimé cet écrit, que, sans doute, Leibnitz eût désavoué lui-même. Cette superstition n'est que trop ordinaire à ceux qui recueillent les ouvrages des écrivains célèbres.

16° Notes sur l'Essai d'un Glossaire Chaucique. Tom. VI, pag. 67.

Au mot *Adel*, Leibnitz, qui ne regarde comme scythe que ce qui concerne les Sarmates et les Huns ou Hongrois, censure Verelius pour avoir donné à son Lexique le titre de Scytho Scandinave. Je ne releverai point cette opinion du philosophe allemand; mais je pense qu'elle doit être soumise à un examen sérieux.

17° Mélanges Etymologiques. Tom. VI, pag. 130 - 140.

On trouve, à la suite de ces Mélanges, trois lettres d'André Acoluthus, qui soutenoit l'identité de l'arménien avec l'idiôme des anciens habitans de l'Egypte. Ce sentiment est réfuté par Leibnitz. J'observerai cependant, ajoute-t-il, que le copte est composé d'ancien égyptien et de grec, mêlé d'un peu d'arabe. Leibnitz donne aussi dans ces Mélanges une suite de mots qui prouve l'affinité de l'ancien colchique et du géorgien moderne.

18°. Origine du mot Blason. Tom. VI, pag. 184 - 185.

Leibnitz, dans ce petit traité, recommande d'ajouter à la connoissance des langues celle des patois et des idiotismes, au moyen desquels on découvre souvent d'utiles vérités pour l'histoire des faits, et pour celle des mœurs. Rudbeck avoit démontré ce principe dans son Atlantica. tom. I, chap. II, pages 27 - 29.

19°. Questions de Leibnitz à D. Podesta, et Réponses de Podesta à Leibnitz, tom VI, pag. 228 - 231.

Voici les principales questions qui font l'objet de cet écrit :

I. Projet d'un Vocabulaire des mots employés par le peuple chez les anciens habitans de la Transylvanie. Utilité de ce travail à raison de certains mots appartenans à cet idiôme, et qui, sans être hongrois ni esclavons, sont néanmoins inconnus aux autres Germains.

II. Utilité de savoir s'il se trouve encore dans la Tartarie-Crimée des Germains ou des Goths parlant le Germain.

III. Quels sont les peuples voisins ou sujets des Moscovites, et qui ne parlent pas l'esclavon.

IV. S'informer, par le moyen des marchands qui se rendent à Tobolsk, pour de-là commercer vers la Perse, l'Inde et la Chine, quelles sont les langues en usage parmi les peuples de la Sibérie situés sur les bords de l'Oby, de l'Irtis, etc.

Réponse de Podesta à la question précédente.

Les langues en usage parmi les hordes de Tartares répandues sur les bords du Volga, participent du tartare et du russe vers les parties les plus orientales ; et vers les parties orientales elles s'éloignent du tartare, sont mêlées de turc et de tartare-chitai, comme on peut le voir dans l'histoire d'Husseinus Algenabius.

V. Utilité de savoir quelles sont les langues des peuples placés en-deçà et au-delà du Pont-Euxin, vers l'orient et vers le nord.

Réponse de Podesta.

En suivant la ligne droite, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux environs de Caffa et de Bialogrod, on parle un tartare plus doux; et au-delà, un tartare plus rude. Les Circassiens, les Calmuck ont un langage mêlé de tartare et de russe. Les habitans

de Trébysonde se servent d'une langue, partie turcque, partie georgienne, qu'on appelle *ibérique*, et qui a ses caractères particuliers. La grammaire de cette langue a été imprimée avec les caractères qui lui sont propres, à Rome, au collège de la Propagande. La langue des Tartares Magiari est semblable au hongrois d'Europe. Celle du Destkaptschack est mêlé de tartare chitai et de persan : mais la langue la plus répandue dans les parties septentrionales de la mer Caspienne est le tartare chitai, qui a des caractères semi-hiéroglyphiques et semblables au syriaque. *Voyez* l'histoire turque de Husseinus Algenobrius, — Chappe. Voyage en Sibérie. — L'Evêque, Peuples soumis à la Russie.

VI. Même question pour les peuples situés au nord de la mer Caspienne, et au-delà vers l'orient et le septentrion.

Réponse de Podesta.

On trouve plusieurs Germanismes dans la langue des habitans de la Tartarie dite Destkapschack située au nord de la mer Caspienne, vers le couchant, pays limitrophe aux Tartares Magiari, et qui se prolonge vers l'orient jusqu'au fleuve appelé par les Arabes *Gihun*, et par les latins *Taxartis*. Cette langue est semi-persique et semi-tartare oriental. La langue persique qui renferme un grand nombre de mots germains paroît être celle des Tartares du Destkapschack. Les Tartares, dont parle Busbequius, habitoient cette portion de la Tartarie.

N. B. Voyez la Grammaire et le Dictionnaire Tartare-mantchou du savant et laborieux Langlès.

VII. On a su d'un Jésuite hongrois, pris par les tartares, et vendus à des marchands qui habitaient au-delà de la mer Caspienne, qu'on parlait dans ces contrées une langue approchant de la hongroise. Utilité de savoir plus de détails à ce sujet.

VIII. N'existe-t-il pas dans l'Albanie et la Bulgarie un idiôme différent du hongrois, du grec et du turc ? Au rapport de certains voyageurs, on parle en effet une langue particulière dans les montagnes de l'Albanie et de l'Epire.

Opinion de Jean Jhre.

L'Europe savante compte peu d'ouvrages qui soient comparables à celui dont je vais donner ici l'analyse. Examinons rapidement les principes que son laborieux auteur a établis dans la préface de son Dictionnaire comparé.

Jhre ne nie point l'existence d'une langue primitive, et ne réfute pas formellement l'opinion de ceux qui croient que cette langue primitive est la langue hébraïque : mais, ajoute-t-il, semblable au généalogiste prudent qui s'arrête dans ses recherches, dès que l'histoire et les monumens cessent de l'éclairer, le sage étymologiste observe avec soin les dérivations de la

langue dont il veut connoître les sources, et se borne à consulter celles que l'histoire lui indique comme une origine sûre, ou dans lesquelles il retrouve des vestiges d'un idiôme déja connu.

Celui qui prostitue son érudition à comparer avec les langues de l'Europe le chinois, le siamois, le péruvien, et quelques autres idiômes de l'Amérique ou de l'Inde, dénature la science, la transforme en un fantôme ridicule, et trompe ses lecteurs au lieu de les éclairer. De légères ressemblances suffisent-elles pour prouver qu'il existe entre ces divers idiômes une affinité réelle?

Le premier devoir de l'étymologiste est donc d'examiner avec soin les différentes crises dont l'histoire des peuples est remplie, ainsi que les anciens idiômes auxquels la langue qu'il veut analyser doit son origine : mais sur-tout qu'il prenne garde, continue-t-il, de chercher au loin ce qu'il a souvent autour de lui. Car la manie de la plupart des savans qui ont étudié à fond une langue ancienne, est de vouloir y rapporter toutes les autres. Pezron ne voit que du celtique ; Bochart, que du punique et de l'arabe ; Emeric Casaubon, Perionius, Helwigius, que du gothique ; enfin le P. Thomassin, que de l'hébreu.

Ihre paraît avoir suivi une marche plus sage et mieux ordonnée. Il recommande principalement l'étude de l'islandais, parce qu'il le considère comme celui de tous les anciens idiômes du nord qui s'est le mieux conservé dans sa pureté originelle, n'ayant rien perdu par le mélange des nations étrangères. Ensuite il s'étend sur la nécessité d'étudier les dialectes allemand et anglo-saxon, parce qu'ils sont évidemment formés de l'ancien scythe. De ces différens idiômes, il passe au mésogothique, dont il nous reste, dit-il, peu de vestiges ; ce qui prouve que ce savant homme n'avoit point lu avec assez d'attention les Antiquités Septentrionales d'Hickesius. Cependant comme les Goths et les Celtes sont indubitablement Scythes d'origine, et que les archeologues croyent avec raison que la langue celtique s'est conservée dans le Cambro-breton, ainsi que dans l'Armerique, il recommande encore l'étude de ces divers idiômes, d'autant plus qu'il a observé, ajoute-t-il, des rapports très-sensibles entre le celte et l'ancien gothique. Il ne faut point perdre de vue, continue le savant Suédois, que les Scythes ont habité les pays limitrophes de ceux qui furent depuis envahis par les Grecs, puisque même plusieurs nations Scythes, connues sous le nom de Pelages, étaient déja établies sur le territoire de la Grande-Grèce avant l'arrivée des Hellenes. Ce fait, si connu de l'histoire des premiers peuples, lui sert à expliquer la grande affinité qui règne entre le scythe et le grec. S'appuyant en même-tems sur le systême de l'émigration des peuples de l'orient vers l'Europe, il s'efforce de découvrir quelques vestiges de ces idiômes originels ; et il examine, en observateur attentif, les diverses altérations qu'ont dû nécessairement produire le commerce, le voisinage et le mélange

mélange plus ou moins considérable des nations entre elles. D'après ce principe, il va chercher jusques dans le persan l'origine des divers mots de sa langue naturelle, et regrette de ne point connaître les dialectes esclavons, qui, dit-il, l'auraient beaucoup aidé dans ses recherches sur les langues scytho-gothiques, puisque les Esclavons ainsi que les Goths sont descendans des Scythes; qu'ils se sont mêlés avec les Getes, et qu'ils habitent aujourd'hui le même pays d'où sont sortis les peuples septentrionaux. Puis il établit diverses régles sur l'alternation des lettres, la plus importante des connaissances nécessaires à l'étymologiste.

(*Hebreu*). Ihre parcourt ensuite avec une sagacité peu commune les divers degrés d'analogie des langues septentrionales avec l'hébreu et les principaux idiômes de l'Europe. Il donne en même-tems le tableau des rapports innombrables qui existent entre le scythe et le grec. On trouverait, ajoute-t-il, la preuve de ces assertions dans le Trésor harmonique des langues de Rudbeck le fils, si cet ouvrage était imprimé; mais il n'existe qu'en manuscrit dans la bibliothèque publique de Suède. La même observation se trouve dans la préface du Glossaire universel de Louis Thomassin, qui croyait, disait-il, lire du grec en parcourant le Lexique Runique de Wormius. Cette assertion du P. Thomassin est sans doute exagérée; mais je suis surpris qu'en parlant des affinités du scythe avec l'hébreu, le savant Ihre n'ait pas cité l'Essai publié en 1727, par Rudbeck le fils, sur l'utilité de la langue gothique pour l'explication des passages les plus obscurs de l'Ecriture-sainte, et dans lequel on trouve des remarques intéressantes sur l'analogie du gothique avec le chinois, et du finnois avec le hongrois.

(*Scythe*). Je vais rapporter maintenant l'opinion de J. Ihre sur les divers dialectes en usage parmi les Scythes. Ces peuples, dit-il, étant descendus soit de Japhet, soit de Gomer, ont dû conserver une grande quantité de mots de la langue primitive. Or, comme ils se sont ensuite subdivisés en un grand nombre de nations différentes, qui toutes ont conservé leur dénomination première, quoiqu'elles parlassent des dialectes différens, on ne peut établir un systême fixe d'identité d'après l'examen des divers mots qui se retrouvent dans les auteurs latins, et que l'on croit d'origine scythique. Il est fort impossible de les expliquer par le moyen du gothique et de l'allemand, puisqu'ils peuvent appartenir au sarmate ou à quelqu'autre ancien dialecte. Cette observation de Ihre rappelle le passage de l'éditeur de Boxhornius, dans lequel il dit formellement qu'il ne faut pas confondre le scythe et le Sarmate; car cette dernière langue était très-répandue en Asie et en Europe. Il paraît qu'elle était la même que le colchique, puisqu'une partie des habitans de la Colchide vint s'éta-

bli en Illyrie et en Epire. Aujourd'hui encore, les Circassiens, situés vers la mer Caspienne, voisins des Russes et des habitans de la Colchide, parlent le sarmate.

On ne peut douter, continue Ihre, que la langue scythe ne fût divisée en un nombre infini de dialectes différens. Herodote rapporte, liv. IV, que ceux qui voyageaient en Scythie chez les Phalacriens, peuples de la même tribu, étaient obligés d'avoir sept interprètes ou de savoir sept langues. Pline, Hist. Nat. liv. V, nous apprend que les affaires des Romains étaient traitées dans la Colchide par cent trente interprètes. Les Alains, selon Strabon, liv. X, avaient vingt-six langues. Mythridate apprit vingt-deux langues, afin de pouvoir communiquer sans interprète avec ses sujets. Le Scholiaste d'Apollonius de Rhodes compte jusqu'à cinquante nations Scythes, toutes différentes les unes des autres.

Plusieurs écrivains assurent que la Chersonèse-Taurique et les environs du Palus-Méotides étaient jadis habités par les Scythes; d'autres prétendent que ces contrées le furent par des Goths. Aussi Grotius observe-t-il que souvent les mêmes actions sont indistinctement attribuées aux Goths ou aux Scythes. Eunapius appelle Scythes ceux qui sont appelés Goths par Ammien. Théophane dit expressément que les Scythes étaient nommés Goths dans leur propre langue. En effet, les Grecs, et sur-tout les Eoliens, faisaient volontiers usage de la prothèse de l's; c'est ainsi qu'ils nommaient σκιμβροι les Cimbres. Telle est, selon Ihre, la véritable origine du mot Scythe, et le vrai moyen d'expliquer pourquoi les anciens auteurs ont écrit tantôt que les Getes sont de la nation Scythe, tantôt que les Scythes font partie des Getes.

On sera d'autant moins fondé à révoquer en doute ces diverses assertions, qu'aujourd'hui même, dans la Chersonèse-Taurique, ancienne demeure des Scythes, on parle un gothique absolument semblable à celui dont se servait Ulphilas. Il n'est point d'exemple qu'une langue ait subi moins d'altération durant l'intervalle de treize siècles.

Auger Busbeck, ambassadeur de Ferdinand, roi des Romains, près Soliman II, et à qui la bibliothèque de l'empereur doit ses plus précieux manuscrits grecs, trouva à Constantinople deux habitans de la Chersonèse-Taurique : il leur fit plusieurs questions sur la langue de leur patrie, et recueillit de ces divers entretiens un grand nombre de mots entièrement conformes au dialecte du manuscrit d'argent, ainsi qu'au génie de la langue allemande. Ihre compare en même-tems plusieurs mots en usage

dans la presqu'île de Précop avec ceux de la langue mésogothique, qui sont parvenus jusqu'à nous.

Précop.		Ulphilas.
Plut,	(Sang,)	Bloths.
Stul,	(Siège,)	Stols.
Hus,	(Maison,)	Hus.
Wingart,	(Vigne,)	Veinagards.
Reghen,	(Pluie,)	Rign.
Bruder,	(Frère,)	Brothar.
Schwester,	(Sœur,)	Svistar.
Alt,	(Vieillard)	Alts.
Winten,	(Vent,)	Winds.
Siluir,	(Argent,)	Silubr.
Goltr,	(Or,)	Gulth.
Fisch,	(Poisson,)	Fisks.
Hoef,	(Tête,)	Haubith, etc.

Ces exemples et une foule d'autres suffisent pour réfuter l'opinion de ceux qui ont voulu soutenir que le Manuscrit d'argent n'était point gothique, puisque nous trouvons même aujourd'hui, dans le pays qui a été le berçeau des Goths, la plupart des mots qui composent l'idiôme d'Ulphilas.

J'observerai que Ihre n'a point cité le Vocabulaire de la langue de l'île Précope qui se trouve à la suite de l'Oraison dominicale de Chamberlayne, éd. de 1715. La plupart des mots que renferme ce Vocabulaire, pourraient être entendus sans peine par des Allemands.

Le savant Suédois, après avoir fait l'énumération de différens peuples connus sous le nom générique de Scythe, donne le tableau des nations qui parlaient Gete, suivant les historiens grecs et latins. Il passe en revue toutes celles qui habitaient les bords du Danube. L'idiôme gete, dit-il, était en usage chez la plupart de ces peuples, et cet idiôme passait pour être la langue naturelle des nations voisines du Pont-Euxin.

Selon Strabon, les Daces qui habitaient les pays nommés aujourd'hui Transilvanie, Moldavie et Walachie, parlaient la même langue que les Getes. Plusieurs écrivains prétendent même que le nom de dace est moderne, et que ces peuples étaient issus des Getes. J'observerai que les Romains confondaient les Thraces avec les Getes. En effet, Strabon rapporte que ces peuples parlaient un idiôme semblable à celui des Daces. Le même écrivain grec nous apprend encore que les Getes s'appelaient anciennement Mysiens, nom donné par les Grecs aux habitans de la Mœsie d'Europe, qu'il faut bien se garder de confondre avec les Mysiens d'Asie. Or la langue des Mysiens est parvenue jus-

qu'à nous, puisqu'il nous reste des fragmens d'une version de la Bible faite par Ulphilas, un de leurs évêques.

Procope, dans son Histoire des Vandales, démontre que ces peuples, ainsi que les Visigots et les Gépides, étaient originaires des Goths; qu'ils avaient tous les mêmes mœurs, et parlaient une langue commune, qui était la langue gothique.

Les Alains faisaient également usage de la langue Scythe, c'est-à-dire, du gothique, selon le témoignage de Sheringuam et de Jornandès. *Voyez* Boxhornius sur l'identité des anciennes langues de la Scythie, de la Thrace et des Amazones.

Quoique les lois des Lombards soient écrites en latin, on s'apperçoit sans peine, à la foule d'idiotismes dont est rempli le texte même de ces lois, que la langue des Lombards était le gothique. D'ailleurs, on prétend qu'ils étaient issus de la Scandinavie, et que dans l'origine ils se nommaient *Viniles* ou *Vindiles*.

Les Ostrogots, c'est-à-dire, ces peuples qui détruisirent Rome et asservirent l'Italie, dictèrent des lois aux Romains dans la langue Gète; comme on peut s'en assurer par l'acte de vente trouvé en Italie, imprimé dans les Inscriptions Doniennes, et réimprimé dans la préface d'Edward Lye, sur l'édition d'Ulphilas, donnée par Benzelius. Personne n'ignore que cet acte de vente est écrit dans le dialecte germanico-mésogothique, et avec les caractères propres à cette langue.

Les Visigoths qui soumirent l'Italie, la Gaule, ainsi que l'Espagne, et qui, selon Jornandès, étaient originaires de Mœsie, parlaient aussi la langue gothique; car leurs lois sont, comme celles des Lombards, remplies d'idiotismes propres à cette langue. Les noms de leurs chefs sont goths, et les monumens de leur histoire sont autant de preuves de cette assertion.

Les Massagetes sont toujours placés par les auteurs grecs au nombre des Gètes et des Alains. Il paraît constant qu'ils furent les alliés et les compagnons d'armes de ces peuples qui conçurent les premiers le projet d'envahir l'Italie. Procope les confond avec les Goths, et Nicéphore Gregoras assure qu'on les appelait communément Alains. Or, il en est de même des Thassagetes ou Thyrsagetes qui, selon Strabon, liv. VII, et Pline, liv. XIV, chap. 22, descendaient également des Goths.

On sait également que les Bourguignons habitaient la Germanie et faisaient partie des Vendiléens. Wachterus, Gloss. Germ., démontre que leur langue approchait du dialecte celtique; et cette opinion est d'autant plus vraisemblable, que ce peuple était environné de nations Celtes. Cependant Agathias et Zozime leur donnaient une origine gothique. Ammien-Marcellin nous apprend que le grand-prêtre était appelé chez les Bourguignons, *Siniste*, et le roi, *Hendin*. Ces deux mots sont d'Ulphilas; car l'on trouve souvent, dans le Manuscrit d'argent, le mot *sinists* employé pour prêtre, et le mot *kindins* pour roi ou prince.

Théophanes dit expressément que les Goths habitèrent les contrées hyperboréennes, c'est-à-dire, vers le pôle boréal, jusqu'à l'an 43.

Diodore de Sicile, qui fait mention des Scythes hyperboréens, assure qu'ils parlaient le même langage que les habitans de l'Attique et de Délos, à cause des rapports d'amitié qui existaient entre ces nations. Nous prouverons bientôt que les Athéniens parlaient le pélage, c'est-à-dire, le gète; ce qui doit servir à l'intelligence de ce passage de Diodore.

(*Celte*). Ihre traite ensuite, dans le plus grand détail, des Celtes et de leur langue. Les Romains, dit-il, donnaient en général aux Celtes le nom de Gaulois, et les Grecs, celui de Galates, Celtes, et Celtogalates. Vers les derniers tems ces peuples fixèrent leur demeure entre le Rhin et les Monts-Pyrénées. Quelques auteurs Grecs comprenaient sous le nom de Celtique, la plus grande partie de l'Europe, la Cimbrie et toute la Germanie.

César rapporte que la Gaule était divisée en trois parties; la Belgique, l'Aquitaine et la Celtique. Il ajoute que chacune avait son dialecte particulier. Or, c'est l'ancien celte que parlent encore les Bretons, et avec peu d'altération, les habitans du pays de Gales, en Angleterre. Tacite avait déja observé de son tems, que l'idiôme de ces deux peuples était presque le même; et ceux qui ont étudié les deux dialectes, attestent également cette vérité. Or, il est certain que l'idiôme dont il est ici question, est celui que les écrivains latins appelaient gaulois; et les Grecs, celtique.

Ihre pense que le celte vient du scythe, quoiqu'un assez grand nombre d'écrivains lui donnent une autre origine. Il fonde son opinion sur le témoignage des plus anciens auteurs, et principalement sur l'analogie sensible du celtique avec les dialectes d'origine scythe. Il compare avec l'ancien gothique l'idiôme breton et le gaulois, qui sont évidemment dérivés du celte. Il en démontre l'absolue conformité. Les preuves sur lesquelles il se fonde, sont, 1°. la ressemblance du gothique; affinité qui devient plus sensible à raison de l'antiquité des mots: 2°. la conformité des composés qui se retrouvent également dans les deux langues; ce qui doit être considéré comme l'un des argumens les plus sûrs pour prouver l'identité des deux idiômes: 3°. enfin il observe que cette analogie entre l'ancien gothique et les dialectes de la Bretagne et du pays de Galles, se retrouve également dans le dialecte hibernois, qui est aussi d'origine scythe.

(*Persan*). Passons maintenant à l'examen d'un autre phénomène non moins essentiel à l'histoire des langues. Elichmann et Bochart ayant constaté par divers tableaux synoptiques la grande conformité qui existe entre le persan et l'allemand moderne, les archéologues du siècle dernier se réunirent pour expliquer ce difficile problême. Comme ce fait étoit certain, il ne s'agissoit plus que d'en déterminer la cause. Falloit-il le considérer comme

l'effet des relations commerciales qui avoient eu lieu entre ces deux peuples ? ou devoit-on l'attribuer à une commune origine ? L'on observa avec justice que le commerce ne peut introduire dans une langue que des mots purement techniques, et qu'il ne peut changer les noms qui tiennent à la nature, tels que ceux de *père*, *mère*, *frère*, *sœur*, etc... Or, dans les deux langues ce sont absolument les mêmes mots qui répondent à ces différentes idées.

L'habitude de comparer ensemble la majeure partie des idiômes anciens et modernes, m'a souvent fourni l'occasion de vérifier et d'étendre cette observation du savant auteur suédois. C'est même ce qui m'a déterminé à placer dans mon Dictionnaire étymologique et complet de la langue française un vocabulaire Polyglotte des idées primitives ou des mots de première nécessité, avec des distinctions que le changement ou l'alternation des lettres a dû produire dans la manière de prononcer, et cette partie ne sera pas la moins philosophique de mon Dictionnaire.

Il n'y a donc, continue l'auteur suédois, qu'une origine commune qui ait pu produire des ressemblances aussi multipliées dans les deux idiômes, et l'on doit en conclure que les Perses sont d'origine Scythe, ainsi que les Grecs et les Alemands. En effet, quoique des ténèbres épaisses couvrent le berceau des Scythes, il est constant, d'après les relations des historiens, que non-seulement ils soumirent toute l'Asie, mais même qu'ils la tinrent sous leur domination durant un espace de 1500 ans.

Ihre recommande ensuite la lecture de l'Essai de Sueno-Bring. J'ajouterai que depuis l'impression de cet ouvrage, John Richardson ayant publié, en 1777, son Dictionnaire Anglo-persan, le meilleur des dictionnaires en langue exotique, il est encore plus facile de dresser de bonnes tables comparatives, vu l'affinité de l'anglais avec l'allemand, dont cette première langue semble n'être qu'un dialecte. *Voyez* aussi le Dictionnaire Tartare-Mantchou, de Langlès, celui de nos savans modernes qui a le plus étendu la connaissance des langues orientales, en dotant la philosophie et la littérature d'un nouvel idiôme, au moyen duquel on pourra connoître un jour l'histoire d'une des parties les plus intéressantes du globe.

(*Grec*). Après avoir comparé les langues scythe, celte et persanne, examinons avec Ihre les nombreux rapports qui existent entre les Scythes et les Grecs. Junius, ce savant si profond dans la connaissance du grec et du gothique, a prononcé qu'il n'y avait entre ces deux langues d'autre différence que celle du dialecte à l'idiôme dont il est dérivé. L'identité du grec et du mésogotique est encore plus sensible. On retrouve dans l'une et dans l'autre, non-seulement les mêmes mots, mais encore les mêmes idiotismes : Ex. goth. *taga* (toucher) ; ancien lat. *tagere ;* ancien grec, ταω. On trouve dans Homère τῆ pour τάε (*cape*) ; Ulphilas, *tekan*, *attekan* (toucher), grec, θιγειν θιγγανειν ;

ancien latin, *tigere*, expression de Plaute, *attigere*; parf. *tetigi*.--Goth., *tiga*, (se taire); germ. *swigan;* allem. *sweigen;* grec, σιγᾶν; par le changement du τ en σ, tiga faisoit autrefois, au prétérit, *taide*. Ulphilas, *tahaida*, d'où vient le latin *taceo*. Ainsi il est évident que le grec σιγαν et le latin *taceo*, quoique dissemblables par l'orthographe, ont cependant une source commune. J'observerai en même-tems que plus les mots sont anciens, plus ils se rapprochent de leur origine primitive. On trouve dans Ulphilas; *filu* (*multi*), comparatif *flere*, et superlatif *fleste;* les Grecs disent πλεῖστοι; les latins ont l'inusité *pleres*, origine de *Plerique*: or le *p* et l'*f* sont des lettres de même organe.

Quant aux noms de nombre, l'identité d'origine est également évidente. Ex. goth. *en*, *Tvœ*, *tre;* grec, εις δυο τρεις; lat. *unus*, *duo*, *tres*, etc.

On trouve aussi dans les deux langues divers mots omonymes. Ex. goth. *l'asa* (lire et cueillir); latin, *legere*, par le simple changement de l'*s* en *g*.

Personne n'ignore que les prépositions et les particules sont les principaux caractéristiques des langues. Or presque toutes les particules scythiques se retrouvent avec fort peu d'altération dans le grec et le latin. On sait que la lettre *a* est presque toujours privative dans la langue grecque. Ex. αμόρφος (informis). Cette lettre est également privative dans le gothique Ex. *Amatuf* (impuissant) *awita* (insensé). Lorsqu'elle est augmentative dans le grec, elle le devient aussi dans le gothique. On en trouve une foule d'exemples dans les écrivains septentrionaux.

La même identité se fait encore sentir dans les prépositions suivantes: gr. αλλως (autrement) suédois, *aljes*; latin, *alias*; grec, αλλα (mais); ulphilas, alja, grec, αμφι (autour); germ. *umbi*, allem. *um*, suéd. *om*, lat. *amb*. Grec, αντι (contre); goth, *and*; ulphilas, *und*, etc. etc. J'ajouterai que la même analogie existe entre les pronoms des Scythes et ceux des Grecs. Ces deux langues ont aussi des anomalies communes.

Autre observation non moins importante. Les langues gothique et grecque ont un duel dans les verbes, les pronoms et les adjectifs. Le duel, ainsi généralisé, n'existe dans aucune autre langue. Cette richesse est inconnue dans celles de l'Orient, dans le latin, le celtique et l'esclavon. L'anglo-saxon, l'irlandais et le suiogothique n'ont conservé cet idiotisme que dans les pronoms. On a vu dans l'Extrait d'Hickesius que le mésogothique ne l'admet que dans les verbes et dans les pronoms de la première et de la seconde personne. Enfin, il suffit de comparer la Syntaxe gothique et la Syntaxe grecque pour y reconnaître des conformités frappantes.

Cherchons maintenant, continue le savant Suédois, les causes de cette identité incontestable qui existe entre le gothique et le grec. Les Gètes qui, sous la conduite de Zeufa, envahi-

rent la Grèce, ont-ils laissé ces traces de leur domination? l'une de ces deux langues a-t-elle servi de modèle à l'autre? ou enfin, toutes les deux ont-elles la même origine? Ihre parait préférer ce dernier avis. Tous les écrivains grecs conviennent que les Hellènes ne sont point Autoctones, mais que plusieurs autres nations avaient auparavant habité le même territoire. La plus ancienne que l'on connaisse est celle des Pélages, qui donna son nom à ces contrées. Car Hérodote, livre II, rapporte que toute la Grèce s'appelait autrefois Pélagie. Les poètes se servent aussi du mot pélages pour désigner les Grecs en général Or les Pélages étoient une nation scythe sortie de la Thrace, et qui habitaient déja la Grèce avant le déluge de Deucalion. La langue qu'elle parlait était nécessairement celle des Gètes, et son alphabet devait être le même que celui dont on se servait avant l'arrivée de Cadmus. Diodore de Sicile nomme ces caractères pélasgiens : on les appelait encore attiques, et ce dernier mot est pris par Hesychius dans le sens d'*ancien*, *vieux*, *antique*. Cette acception confirmerait la conjecture ingénieuse d'Heinsius, qui ne croit pas que le mot attique vienne de la ville d'Athènes, ou d'Athis, fille de Cranaüs, mais de l'hébreu *atikin* (antiquus). Des étymologistes savent combien la nasalation est fréquente chez tous les peuples du Nord et du Midi.

Ihre réfute l'opinion de ceux qui croyent que les caractères grecs viennent de Phénicie, et qu'ils furent apportés en Grèce par Cadmus. Il demande, 1°. pourquoi des vingt-deux caractères qui étaient en usage dans l'Orient, Cadmus n'en donna que seize à la Grèce? 2°. Pourquoi l'introduction du ξ, du θ, du χ dans les caractères grecs n'eut lieu qu'après la guerre de Troye, tandis que Cadmus avait dans l'alphabet phénicien trois lettres correspondantes? 3°. Pourquoi Hérodote, livre V, regarde-t-il comme un fait singulier, que dans sa jeunesse on ait encore retrouvé sur les murs du temple d'Apollon Isthménique, des fragmens d'écriture en caractères cadméens? 4°. Si, dès l'origine, on s'était servi dans la Grèce de cette écriture samaritaine ou cadméenne, Pline et Tacite auraient-ils parlé de sa ressemblance avec celle qui avait été employée dans le Latium? 5°. Pourquoi Cadmus, qui écrivait en Phénicie de droite à gauche, écrivait-il en Grèce de gauche à droite? car Hérodote, liv. II, dit que cette manière d'écrire fut de tout tems en usage parmi ses ancêtres.

Il est donc certain que les langues grecque et gétique sont sœurs, et qu'elles ont pour origine commune le scythe. Ajoutons une nouvelle observation : les Grecs devant le γ et κ, se servent du γ au lieu de ν. Cette orthographe était également celle des anciens Latins qui écrivaient *aggulus*, *agcora*, pour *angulus*, *ancora*, etc. Même observation pour le mésogothique.

Tels sont les principaux faits sur lesquels Ihre se fonde pour soutenir l'identité du grec et de l'ancien gothique qui, selon lui,

dérivent d'une source commune. Je vais maintenant analyser l'opinion de ce savant Suédois sur l'origine de la langue latine.

(*Latin*). Plusieurs savans distingués du dernier siècle, tels que Boxhornius, Morhophius, Stjerhielmius, entreprirent de démontrer à la république des lettres que les langues grecque et latine dérivaient immédiatement du scythe, ainsi que le suédois, le danois, le flamand, et l'allemand moderne.

Cette assertion ayant été appuyée par des exemples clairs et précis, tirés des monumens historiques, les plus sages commencèrent par douter : mais après une longue discussion, ils cédèrent à l'évidence des preuves, et rendirent hommage à cette vérité. Certes, le hasard n'a pu produire ces nombreux rapports que les Archéologues ont démontrés par une foule d'exemples ; et quand les Latins appelent l'organe de l'odorat *nasus*, les Allemands *nase*, les Suédois *näsa*, il serait absurde de prétendre qu'on a emprunté cette expression des Romains.

On lit dans le Traité de Bibliandre, intitulé : *de Ratione communi omnium linguarum*, que sur deux mille racines allemandes, on en compte huit cents qui sont communes au grec et au latin. Malheureusement, il ne nous reste qu'un très-petit nombre de vestiges du latin primitif. Mais les fragmens que nous avons des douze tables, et les observations des anciens critiques qui sont parvenues jusqu'à nous, prouvent que plus les mots de cette langue se rapprochent de la fondation de Rome, plus ils portent un caractère scythique.

Il n'est donc pas étonnant que les étymologistes retrouvent dans l'ancien gothique les racines des mots latins que l'on croyoit entièrement perdues. Par exemple, continue Ihre, celle de Moneta est évidemment le gothique *mynt*, image, figure, et qu'on employait aussi dans le sens *d'argent marqué*. *Mynta* signifie imprimer à de l'argent une figure ou des marques. Le vrai sens de *mynt* est donc celui d'une figure empreinte sur du métal, et ce mot n'a pas été introduit dans le scythe vers les tems modernes, puisqu'on en retrouve l'origine dans l'hébreu. *Min*, en armorique, signifie également face, visage ; d'où vient le mot français *mine*.

Je suis loin de vouloir réfuter ici le principe d'identité que le savant Suédois cherche à établir. J'ajouterai même qu'une lecture attentive du Vocabulaire Scytho-scandique, de Vérélius, ainsi qu'une étude sérieuse de l'Edda, du Voluspa, de la Bible Islandaise, et de quelques autres manuscrits septentrionaux, pourraient fournir un grand nombre d'exemples qui lui sont échappés, ou qu'il n'a pas cru à propos de rapporter à l'appui de son système ; mais je ne suis pas de son avis sur l'origine du mot monnaie. Le monosyllabe gothique *mynt* est évidemment une contraction du mot *man*, homme, formé du primitif *ma*, puissance, et du monosyllabe *and*, souffle, esprit, essence. Mais

cette digression n'étant point de mon sujet, je reviens à l'analyse des principes de Ihre, sur l'origine de la langue latine.

Cette identité, qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître entre le scythe et le latin, est évidemment occasionnée par le séjour des Pélages en Italie. Ces peuples y envoyèrent des Colonies à trois époques différentes. La première, sortie d'Arcadie, vint aborder dans le Latium, sous la conduite d'OEnotre; et comme elle s'y fixa, ceux qui la composaient, prirent dans la suite le nom d'Aborigènes. La seconde était formée de ceux qui, après l'expulsion de Graœus, dernier roi des Pélages, se retirèrent d'abord en Epire, et passèrent ensuite en Italie. La troisième sortie également des campagnes d'Arcadie, vint, sous la conduite d'Evandre, s'établir dans le Latium. Enfin, comme les Pélages étaient Scythes d'origine, il n'est pas étonnant qu'on retrouve à Rome, ainsi que dans la Grèce, une grande partie de leur langue et même de leurs idiotismes.

Les caractères des Pélages ne portaient point les noms hellenitiques d'alpha, beta, etc.;... d'où je conclus que les anciens caractères n'étaient pas de Cadmus, mais des Pélages ou Scythes, et que Pline a raison de dire, Hist. Nat. liv. VII, chap. 58, que les anciennes lettres grecques étaient presque semblables aux latines. Denis d'Halycarnasse, qui écrivait trente ans avant l'ere chrétienne sur les antiquités de Rome, rapporte, livre IV, qu'il existait encore de son tems, une colonne d'airain sur laquelle Tullus Hostilius avait fait graver, en caractères employés autrefois dans la Grèce, ses divers traités d'alliance avec ses voisins. Le roi Tullus, ajoute le même historien, appelle dans le cours de ces traités les Romains et les autres peuples d'Italie, Grecs, c'est-à-dire, Pélages, parlant l'idiôme Gétique.

(*Mésogothique.*) Ihre, le plus savant homme du siècle dans les langues du Nord, démontre ensuite l'importance de la langue mésogothique. Cet idiôme, dit-il, présente aux étymologistes un avantage qu'ils ne trouvent dans aucun autre. La version de la bible d'Ulphilas, connue sous le nom de Manuscrit d'Argent, ainsi qu'un petit nombre de monumens du même genre, sont d'autant plus précieux, qu'on y retrouve le mésogothique dans son intégrité première et tel qu'on le parlait il y a quatorze cents ans. Sa pureté était alors si grande, qu'on hésite, continue Ihre, à lui comparer un autre idiôme.

Le mésogothique a trois conjugaisons, sans aucune anomalie; à l'exception du seul verbe *Gagan* (parler); qui fait à l'imparfait *idja*. Ses verbes n'avaient que deux tems, le présent et l'imparfait. Le duel n'était en usage que dans les verbes et les pronoms. Lye, dans sa Grammaire anglo-saxonne et mésogothique, qu'il a placée à la tête de son Dictionnaire, a voulu réduire à cinq les déclinaisons de cette langue. Mais Hicke-

sius en a distingué quinze ; et Ihre, dans ses Analectes d'Ulphilas, Upsal 1763, que je regrette de ne pouvoir analyser ici, porte ce nombre à trente-six. Elles sont, ajoute-il, si régulières, qu'il est facile de reconnaître le nominatif, le genre, ainsi que tous les autres cas à l'inspection d'un seul. Les adjectifs ont deux terminaisons, l'une simple, comme *Gods*, bon, et l'autre emphatique, comme *Goda*, le bon. Les articles prépositifs sont *sa*, *su*, *that*, comme en grec ὁ, ἡ, τὸ.

Enfin, continue le savant Suédois, à moins de révoquer en doute que le Manuscrit d'Argent soit écrit en scythe ou mésogothique, il est impossible de ne pas y trouver une foule de termes communs aux nations Scythes d'origine, tels que les Grecs, les Latins et les Esclavons.

(*Anglo-saxon.*) De tous les idiômes dérivés de l'ancien scythe, l'anglo-saxon est évidemment celui où l'on retrouve des traces plus sensibles de cette origine antique. La ressemblance des deux idiômes se manifeste principalement dans les ouvrages de Cedmundus, le plus ancien des Saxons, quoiqu'il ait écrit quatre siècles après Ulphilas. On sait que cet idiôme s'introduisit en Angleterre au sixième siècle avec les peuples de la Saxe-Inférieure, que les Bretons avaient appelés à leur secours contre les Pictes, et qui ne cessèrent de faire des incursions dans cette île.

Hickesius, en comparant les principes élémentaires du saxon et du scythe, établit leur identité respective. Ensuite il offre à ses lecteurs les divers rapports qui existent entre le mésogothique, l'anglo-saxon, le germain et l'islandais. Il serait bien à desirer, pour les progrès de la littérature septentrionale, qu'on achevât ce tableau synoptique des quatre plus anciens dialectes du Nord.

(*Ancien Allemand.*) Le traité conclu vers le milieu du neuvième siècle entre Louis et Charles, fils de Charlemagne, est le plus ancien monument connu de la langue aleman-do-gothique. On le trouve dans l'histoire de Nithard. J. Schilter publia ensuite, dans sa Collection des auteurs franciques et allemands, Ulme 1728, 2 vol. in-fol. les Évangiles en vers d'Otfrid, les Pseaumes de Notker, et le Cantique des Cantiques de Willeram, ainsi que d'autres ouvrages du même genre. Ces deux premiers volumes furent suivis d'un troisième qui renferme un excellent glossaire allemand-francique.

Du tems d'Otfrid, le dialecte allemand n'avait encore aucune règle certaine. L'orthographe, les terminaisons et les inflexions étaient arbitraires. Aussi, Hickesius, dans sa Grammaire d'ancien allemand, n'a-t-il fait que recueillir les divers idiotismes et les manières d'écrire alors en usage, mais non celles qui étaient propres au génie de cette langue. D'où vient, continue Ihre, un si grand désordre ? Sans doute des changemens multipliés d'habitation ou du mélange des Allemands avec les autres peuples du Nord. Ce défaut de fixation dans les premiers

principes de la langue allemande est le plus invincible argument qu'on puisse objecter à ceux qui prétendent que le Manuscrit d'Argent a été composé par un écrivain francique. En effet, il suffit d'avoir une légère connaissance du mésogothique pour s'apercevoir sans peine que la langue est fixée, que le style est même très-châtié dans la version d'Ulphilas. Cependant tout informe qu'était ce dialecte allemanno-gothique, il sert à trouver plusieurs étymologies. C'est sans doute à cette époque qu'on doit également l'origine du latin barbare.

(*Belge*). Le judicieux Ihre, sans être entièrement de l'opinion de Goropius Becanus, si décrié parmi les Archeologues, convient que la langue des Belges a souffert moins d'altération que celle de la plupart des autres peuples du Nord; vérité dont il est facile de démontrer l'évidence par le rapprochement qu'en a fait avec le mésogothique Lambert Teukate. Son ouvrage fut publié pour la seconde fois, postérieurement à l'année 1701, sous le titre de *Anleiding tot de kenisse etc.*; c'est-à-dire, Introduction à la connaissance de la partie la plus élevée de la langue belge. Ihre ajoute que ce livre étant rare en Suède, il est tombé fort tard entre ses mains, et qu'il n'avait d'abord consulté que l'*Etymologicon Teutonicæ linguæ* de Killian, ouvrage qui est moins un dictionnaire étymologique, qu'un bon vocabulaire.

(*Islandois*). J'ai déja dit que depuis environ vingt ans on avait publié en Suède et en Danemarck, plusieurs manuscrits islandais, d'autant plus précieux, qu'ils contiennent un grand nombre de vérités lumineuses sur l'histoire de cette partie du monde. D'ailleurs, le dialecte islandais s'étant conservé dans sa pureté originelle, renferme une foule de termes qui appartiennent évidemment aux plus anciennes langues du Nord, tels que le scythe, le gothique, etc.

L'Islande fut découverte au neuvième siècle; ses premiers habitans parlaient une langue peu différente du suédois, et encore aujourd'hui il existe une grande analogie entre l'islandais et le suédois moderne. Or, comme les étrangers ont rarement visité cette île, l'ancien scandinave s'y retrouve moins altéré que dans les langues du continent. Cette vérité, ajoute Ihre, est néanmoins sujette à quelques exceptions. L'on aperçoit plusieurs variantes en comparant les écrits du dixième siècle, avec ceux de Arius Polyhistor, qui florissait vers l'an 1100, et dans lesquels il se trouve différens archaïsmes, selon la remarque de l'éditeur Thordur, fils de Thorlac, et surintendant de Skalholt.

Ihre s'étend fort au long sur les conformités nombreuses de l'islandais et du gothique d'Ulphilas. Ces deux dialectes, dit-il, ont conservé le même génie, les mêmes idiotismes, comme on peut le voir dans la Grammaire Islandaise d'Hickesius. Il faut observer que dans cette langue la poésie diffère essentiellement de la prose. Elle puise la plupart de ses expressions dans la Mytho-

logie. On y rencontre une foule de ces allégories outrées en usage chez les Orientaux, ainsi qu'un grand nombre de termes qui n'ont aucun rapport avec les autres dialectes scythes. Il est probable que cette langue poétique s'introduisit en Angleterre avec Horsa et Hengiste, et qu'Odin, qui passe pour le père des Scaldes, enrichit l'idiôme gothique de ces diverses expressions tirées des autres dialectes septentrionaux. J'observerai encore, avec le savant Ihre, et sur-tout d'après un examen constant des écrivains originaux, que l'étude de l'islandais est essentiellement nécessaire pour bien connaître les étymologies gothiques, et par conséquent les véritables sources de notre propre idiôme, d'un grand nombre de nos manières de parler, même de notre orthographe et de notre prononciation. Les Français, par exemple, prononcent *ai* comme un *é* ou *ae*, la diphtongue *ou* comme 8, et la diphtongue *au* comme l'omicron. Cette manière d'écrire leur vient des Goths, ainsi qu'on peut le remarquer dans les noms propres du Manuscrit d'Argent.

Il serait à desirer, reprend le savant Suédois, qu'on fît un dictionnaire de la langue gothique plus complet et plus parfait que celui qui existe. Cependant l'Index Scytho-scandique d'Olaüs Vérélius, et le Lexique Islandais de Gudmund André, publié après la mort de l'auteur par J. P. Résénius, méritent l'attention particulière des archéologues. Malheureusement ce dernier Vocabulaire ne peut être utile qu'à ceux qui savent l'islandais. Ihre aurait dû ajouter que le même inconvénient existe pour celui de Vérélius, qui exige un grand nombre de connaissances préalables. Le Lexique de l'islandais Gudmund André est d'autant plus précieux, qu'il est absolument nécessaire pour l'intelligence de l'Edda, du Voluspa, et des autres poésies des Scaldes.

Joignez à ces deux Vocabulaires la Collection de Magnus Olaüs, imprimée en caractères runiques, par les soins d'Olaüs Vormius, sous le titre de Lexique Runique ; l'Index d'Hickesius à la suite de la Grammaire Islandaise de Runolphe Jonas, et les Histoires de Vérélius, de Rhenhielmius, de Soranus, ainsi que les Monosyllabes Islandais de Rugmann, et vous aurez presque tous les ouvrages qui peuvent servir à l'intelligence de cette langue. Je suis surpris que le savant Ihre n'ait point ajouté l'*Archaeologia Britannica* de Lhuyd, qui mériterait le premier rang parmi les ouvrages de ce genre, si elle n'était point incomplette.

(*Finnois et Lapon.*) Je terminerai cet extrait par diverses considérations sur le Finnois et le Lapon. Le génie de ces deux langues diffère essentiellement de celui du gothique. Cependant elles renferment un assez grand nombre de mots qui s'y rapportent. De semblables analogies sont faciles à expliquer, s'il est vrai, comme Leibnitz, Benzelius et d'autres le prétendent, que les Finnois et les Lapons aient été les premiers habitans de

la Suède, et qu'ils l'occupassent encore avant l'arrivée d'Odin. Sans doute il est difficile de prononcer sur ce point si important de l'histoire du Nord : mais on ne peut nier, d'après le témoignage de l'Edda de Snorro, et de tous les écrivains islandais, que le gothique n'ait été introduit par Odin dans les pays septentrionaux. La langue indigène des peuples du Nord différait donc du gothique. Il est probable, continue Ihre, qu'Odin repoussa les anciens habitans jusque vers le pôle. Thormodus Torfœus, *Series regum Danorum*, p. 128, pense que la langue d'Odin n'est qu'un dialecte de cet ancien idiôme, et il se fonde sur ce que les noms des anciens Goths, qui ont les premiers pénétré dans le Nord, tirent évidemment leur origine du gothique, ainsi que l'a prouvé Hug. Grotius. Mais cet argument paroît hors de la question dont il s'agit.

Les écrivains les plus accrédités conviennent qu'une grande partie des Scythes parlaient le gothique. Je crois même l'avoir démontré à diverses reprises. Mais s'ensuit-il que ces vainqueurs des nations, dont les noms florissent dans l'histoire, soient les mêmes que ceux qui sont venus en Scandinavie? Ihre pense que ces premiers habitans se dispersèrent dans d'autres contrées, et qu'ils étaient d'origine sarmate ou hongroise. En effet, il est probable qu'une partie de ces Huns qui s'établirent d'abord dans l'intérieur de la Russie, s'avança vers l'Occident, et pénétra dans le Nord par la Fennonie, tandis que d'autres cherchaient à se fixer dans l'Illyrie. Il n'est guères possible d'expliquer autrement cette affinité du hongrois avec le finnois observée par Leibnitz, Egénolphe, et d'autres écrivains non moins respectables. J. Welin a même composé un Vocabulaire Fenno-hongrois. Peut-être le voisinage de la Hongrie et de la Mœsie a-t-il introduit dans le finnois un grand nombre de mots mésogothiques. Par exemple, la particule conjonctive *ju* en finnois se retrouve dans le monosyllabe *jah* du Manuscrit d'Argent ; le finnois *jo*, (déja) dans le *ju* du mésogothique ; le finnois *ammatti* (office) dans le gothique d'Ulphilas *ambakht*, etc..... Enfin, on ne peut nier qu'il n'existe un grand nombre de mots communs à ces deux langues, et il est vraisemblable que ce mélange fut occasionné, soit par le voisinage, soit par les rapports commerciaux qui unissaient entre eux les Goths et les Finnois. Mais il serait bien difficile de décider quel est l'idiôme originel. D'ailleurs, on peut avancer que les Goths retinrent plusieurs mots déja naturalisés dans la Scandinavie, lorsqu'ils en chassèrent les Finnois ; et cette conjecture acquiert un nouveau degré de consistance, si l'on réfléchit que plusieurs de ces mots, actuellement inusités dans le continent, se retrouvent dans l'Islande qui a nécessairement éprouvé moins de révolutions. Exemple : finnois, *alto*, (eau de la mer); island. *alda* --- Finn. *leipae*, (pain); island. *leifulfh. hlaif.* --- Finn. *rama*, (obscur); island. *romur*, etc. Enfin, conclut le savant Suédois, la plupart des mots gothiques,

dont on ne peut retrouver l'étymologie, sont évidemment dérivés du finnois et du lapon. Une des entreprises les plus utiles au progrès de l'Archéologie serait donc un Glossaire Finnois, qui indiquerait quels sont les mots propres au gothique, et quels sont ceux qu'il a empruntés des autres langues.

FIN.